

La « lettre de quarante-cinq pages »* de J. Nassif à Althusser
« Sollicité par Léon Chertok [...] pour participer au « Symposium international sur l'inconscient » organisé du 1er au 5 octobre 1979 à Tbilissi [...], Louis Althusser rédige dès le printemps 76 une communication intitulée « La découverte du docteur Freud ». Outre Chertok, il envoie ce premier texte dactylographié de vingt-deux feuilles à plusieurs de ses proches, notamment Élisabeth Roudinesco, Fernand Deligny, Jacques Nassif et Michel Pêcheux, en leur demandant de lui faire part sans détours de leurs critiques sur ce qu'il considère lui-même [...] comme un "premier jet", un "projet (hâtif, bâclé)". Le même jour, il écrit dans des termes identiques à Jacques Nassif : "Voilà le texte de base [...] donc écrit en grande hâte. Passe sur les conneries et donne-moi ton avis détaillé par écrit sur ce qui va, ne va pas, manque, est faux, falsifié, tendancieux, donne-moi les références nécessaires, citations, etc., car tu sais que je n'ai lu ni Freud ni Lacan, je parle par « ouï-dire (1er genre). Tout ça pour que je prenne le temps et trouve les moyens de réécrire ce texte mal foutu en français théoriquement correct. Le temps ne presse pas dans le principe [...].” »
« [...] Jacques Nassif lui adresse le 1er juillet un commentaire manuscrit de quarante-cinq pages, et Élisabeth Roudinesco un texte dactylographié de seize pages, qui tous deux analysent et critiquent son texte ligne à ligne comme il le leur avait été demandé. » [...] Largement ébranlé par ces critiques [...] comme en témoignent les nombreuses annotations qu'il fait au texte de J. Nassif... »

Ces lignes choisies d'Olivier Corpet (dans : Althusser, Écrits sur la psychanalyse. Freud et Lacan, Le livre de Poche, coll. « biblio essais », p. 191-192) pour introduire cette lettre que J. Nassif est allé repêcher dans le Fonds Althusser de l'IMEC. Avant de la lire, il est bien sûr recommandé de jeter un œil sur le texte d'Althusser (p. 199 et suiv. de l'édition citée.) Les soulignements correspondent aux passages de la lettre de Nassif soulignés par Althusser, horizontalement ligne à ligne ou verticalement dans la marge et tout ce qui est [entre crochets, en caractères gras] reprend ce qui a été noté en marge par Althusser.

PE

* Cherchant un titre pour cette lettre, je suis tombé sur le passage suivant d'une lettre à E. Roudinesco où Althusser fait allusion à la réponse de J. Nassif : « Nassif, à qui j'ai montré mes pages, m'a envoyé une critique de 60 pages manuscrites (sic), qui recoupe à peu près les tiennes, quoique avec plus de points d'interrogation, et il est finalement assez prudent à l'égard de mes réserves sur Lacan. Signe des temps ? » Le titre était tout trouvé...

1er juillet 1976

Mon cher Louis,

Je te remercie beaucoup de me convier à cette lecture et de me demander ce travail, actuellement. Je crois qu'il y a toutes chances que ta lettre parvienne quand même à son destinataire.

Je te livre ici mes premières impressions, laissant ton texte de côté pour le moment.

Ta critique de la tentative lacanienne me paraît, dans son style, assez dogmatique et dans les résultats qu'elle permet à ton propos, assez pauvre. Disons que tu y mets plus de passion qu'il ne faudrait.

Qu'en est-il de la science sous ta plume? Ça n'est pas si simple à cerner. Tu y fais pourtant référence comme à une réalité indiscutable (apodictique), ce qui est une attitude qui te voue au départ à rater l'objet du discours psychanalytique, à savoir: la jouissance, [mot entouré] qui est, par définition, ce qui excède les limites du «principe de plaisir» [réalité !!] dont l'application est coextensive au domaine des sciences reconnues sous ce nom.

Qui plus est, ce concept (de science) reste tributaire, lorsqu'on tente de l'appliquer à l'individu – mais pourquoi enterrer le concept de sujet? L'inconscient n'implique-t-il pas un déplacement et de la tradition de ce concept et des pseudo-contradictions entre l'individuel et le collectif –, du discours de la clinique qui privilégie, dans l'observable, le visible. Or le discours psychanalytique pourrait assurément se définir comme clinique de l'audible.

Maintenir le lien avec la réalité pharmacologique et l'effectivité de la recherche neurologique est important (qu'il s'agisse d'une opinion personnelle ou d'une habileté technique). Mais si c'est au prix d'une indéfinissabilité du protocole analytique – sa description au prix d'une indéfinissabilité du protocole analytique est ce que ton texte comporte de plus faible –, c'est cher payé. En ce sens, souligner les paradoxes du cheminement théorique de Freud n'a de sens qu'en fonction de la possibilité de les lever. Et cette possibilité est donnée par le rappel de ce à quoi mène inmanquablement la psychanalyse en tant que pratique: prendre en compte l'ordre du discours [!!] (si tu ne veux pas du modèle linguistique) comme ayant des effets (les «effets d'inconscient» dont tu parles) sur le corps, et des effets de jouissance.

Je reprends maintenant ton texte § par §.

§ 1.

Dire plus nettement que la «découverte» en question est «production d'un concept» (n'existant donc pas «depuis que l'humanité existe») qui déplace la question psychologique d'un sujet qui serait avec ou sans la conscience.

Je ne fais ainsi que résumer ton dire. Peut-être l'introduction du concept d'«effet» est-elle ici prématurée. En revanche, il est important de souligner d'emblée que Freud ne parvint à opérer le déplacement en question (peu importe qu'une activité soit consciente ou inconsciente) que dans la mesure où il affecte à son inconscient un lieu [non-lieu]

Cette introduction du topique se fait parallèlement à l'exténuation, opérée par les psychologues (Wundt essentiellement), de la conscience: au profit de l'attention (Aufmerksamkeit), qui est, elle, essentiellement d'ordre quantitatif. L'attention (ou la conscience) est l'index subjectif de l'intervention d'une quantité dans l'ordre des procès mentaux: elle est donc par essence variable et intermittente; mais surtout, elle suppose, pour être aperçue, que soit passé un seuil quantitatif, le fameux «seuil de la conscience».

Pour introduire le terme «d'effet d'inconscient», il faut donc faire intervenir, outre ces registres du topique et de l'économique, ceux du fonctionnel et du mnésique. J'y reviendrai. Le terme «d'accompagnement» est, en tout cas, insuffisant.

§. 2.

– «Individus doués de conscience» est donc une expression nulle et non avenue. Pourquoi tordre à ce point le bâton tordu et refuser d'admettre que «le langage est la condition de l'inconscient» [!] (je le cite, Radiophonie, Scilicet 2/3, p. 58).

– «L'inconscient est de nature psychologique ou psychique». Et comment vas-tu t'arranger avec les bons matérialistes de Tbilissi?

Re-citation du même, p. 57: «Que le sujet ne soit pas celui qui sache ce qu'il dit, quand bel et bien se dit quelque chose par le mot qui lui manque, mais aussi dans l'impair d'une conduite qu'il croit sienne, cela ne rend pas aisé de le loger dans la cervelle dont il semble s'aider

surtout à ce qu'elle dorme (point que l'actuelle neurophysiologie ne dément pas), voilà d'évidence l'ordre de faits que Freud appelle l'inconscient.»

A preuve? Le premier appareil construit par Freud, dès 1891, n'est pas un «appareil de l'âme», mais un «appareil à langage [mot entouré] » construit pour permettre de déduire tous les effets des lésions sur le langage, mais aussi tous les effets de dysfonctionnement sans lésion, baptisés en l'occurrence «paraphasies» (à savoir le terme scientifique pour désigner les «lapses»).

Alors, qu'est-ce que cet appareil? C'est l'articulation entre le topique et le fonctionnel, entre la carte du cerveau et les «activités psychiques», entre la «région des associations de langage» et les différents «actes du langage».

Par un effet de refoulement de ce travail sur l'aphasie, jamais repris ni cité par Freud ou les psychanalystes (Freud, en devenant psychanalyste, aurait «abandonné la neurologie»), l'appareil psychique de l'Esquisse articule, lui, un fonctionnel psychologisé (des facultés comme «mémoire», «perception», etc.) à une topique délirante (neurones et frayages, etc.). En revanche, il introduit le mnésique comme un registre aussi matériellement définissable que les trois autres et il s'emploie systématiquement à l'articuler à l'économique.

Le concept d'inconscient, dicit Nassif, est le produit de la mise en communication de ces deux appareils, en tant qu'événements de discours. Sans appareil à langage neurologiquement plausible, pas d'appareil psychique et pas d'effet assignable à l'inconscient, lequel implique l'intervention, dans l'acte par lequel il se manifeste (la chaîne des «prototypes normaux du pathologique = rêve-lapses-symptôme), des quatre registres.

A ce propos, le concept de «pulsion», beaucoup moins raté que tu le laisses entendre § 16, en tant que montage d'une «source» (topique), d'une «poussée» (économique), d'un «but» (fonctionnel) et d'un «objet» (mnésique cf. l'objet perdu), ne fait que reprendre cette détermination de l'être à partir de quatre registres.

§ 3.

La définition du «transfert» en terme de «projection» est pratiquement et théoriquement une impasse.

Si *übertragung* il y a, c'est dans la mesure où je suppose que l'autre sait [non] (peut traduire, comprendre, a déjà vécu, sait déjà, etc., bref, tous les degrés) ce que je lui dis, sans moi-même savoir très bien ce que je dis, ce qu'implique la règle fondamentale dont l'application est donc grosse du transfert.

Si *übertragung* il y a, c'est dans la mesure où l'inconscient se définit par cette faille entre savoir et discours. Je sais beaucoup plus de choses que ce que je ne juge nécessaire d'en dire. Mon dire recèle plus de choses que je ne peux en savoir.

Le psychanalyste est donc ce lieu où un sujet parcourt les points d'illusion et de fiction du sujet supposé savoir [!] auquel en tout cas il adresse son intention de signifier quelque chose.

§ 4.

– Quelques erreurs matérielles: Si les recherches neurologiques datent du temps de son travail au laboratoire de Brücke (sexe des anguilles, sels d'argent qui permettront d'identifier le neurone, cocaïne, mais aussi trajet du nerf acoustique), la collaboration avec Breuer et l'histoire du cas Anna O. (1880-1882) datent d'avant le voyage à Paris (1884-1885) et la rencontre avec Charcot. Quant à la pratique de l'hypnose, elle est tout à fait limitée dans le temps pour Freud (pas avant 1888: il en parle comme d'un passage à l'acte dans sa troisième lettre à Fliess et pas après 1893, les Études sur l'hystérie de 1895 racontant l'histoire progressive de son abandon. Last but not least, l'expression de «Talking cure» est d'Anna O.

elle-même [+], toute la question étant de préciser la différence d'abord entre Charcot et Bernheim, (l'un ne suggère que le savoir neurologique, l'autre un traitement moral) ensuite entre eux deux, médecins hospitaliers et adeptes de l'hypnose en public ou collective, et Breuer, médecin de ville pratiquant l'hypnose sans tiers et en usant pour apprendre ce qu'il ne savait pas déjà en tant que médecin.

– Il y a bien des indices du fait que Freud connaissait l'économie politique [+]. Mais le plus important est sa reprise, avec les neurologues anglais, du concept de «procès» [+], pour en finir avec la dichotomie cartésienne entre la pensée et l'étendue. Même dans le provisoire du non-savoir de la neurologie, il est permis de penser que l'ordre des activités psychiques n'a aucun privilège, puisqu'il se déroule dans un lieu qui est le même que celui des opérations neurologiquement assignables. Il n'y a donc pas une réalité psychique «séparée». Elle s'analyse, comme la réalité neurologique, en termes de procès, en eux-mêmes ni psychiques ni somatiques, la question étant de déterminer et de décrire le type de «complexe» que forment ces procès. Or, sans vouloir te chagriner avec le mathématisme, ce terme de «complexe» est un concept de l'analysis situs, dont l'usage, tu le vois bien, une fois rétabli le contexte, n'a rien de déplacé.

§ 5.

Tout cela pour dire que Freud disposait des moyens théoriques de sa découverte, mais que le type de discours qu'il a instauré subvertit complètement la question d'une édification de la théorie scientifique adéquate à son objet.

Cet objet, l'Inconscient, est, en effet, la cause ultime du discours [mot entouré], ce qui le détermine en dernière instance, aucun des phénomènes psychiques, aussi fruste soit-il, ne pouvant échapper à l'ordre du discours. [!!] A preuve, ce présupposé méthodologique: si vous voulez interpréter un rêve [oui], il vous faudra vous en tenir au récit effectivement tenu du rêve, lui seul faisant foi, si lacunaire soit-il.

Cf. à ce propos ma déduction, dans le quasi historique, des quatre discours, à partir de l'apologue du tamis, et la question soulevée par l'auteur du discours analytique, de sa reconnaissance comme auteur d'un discours scientifique par des savants dont toute la pratique vise nécessairement à méconnaître l'Inconscient, etc.

§ 6.

– Le «praticable» de la cure analytique n'est pas assimilable à un «protocole» expérimental. Il se distingue d'un montage expérimental, dans la mesure où le sujet en analyse (qui serait donc l'objet de l'expérience?) n'est pas là pour infirmer ou confirmer telle ou telle des hypothèses [et alors?] du savoir analytique, considéré comme un corpus de thèses à redémontrer: un discours qui dit toujours la même chose, quoi!

Eh bien, non. Si tu tiens à l'analogie avec la méthode expérimentale, il faudrait assumer (ce que ne contredit pas une des clauses fondamentales du contrat (?) analytique – nous verrons plus loin pour ce terme – : la possibilité de le rompre à chaque séance) qu'il s'agit à chaque fois d'une expérience cruciale [+], le sujet en analyse ayant comme intérêt, pour que sa cure progresse, de démontrer que son discours ne relève pas (ou plus) de la psychanalyse, sinon à prouver que son psychanalyste ne l'est pas (ou plus).

– Que vient faire ici «l'école de Lacan», se demandera le brave traducteur simultanément de Tbilissi? Les critiques à porter à cette école ou à son chef, s'il y a lieu d'en faire là-bas (nos gloires, c'est-à-dire nos misères nationales, sinon parisiennes, ne les intéressent pas nécessairement) gagneraient à être regroupées sous un chef bien précis, et plutôt en fin d'exposé.

– Que désigne précisément le temps (imparfait) de ta description? La pratique de Freud? [Oui] ou une sorte de distanciation [oui] par rapport à un modèle caricatural?
– Ce que j’ai à en dire de ces règles, c’est qu’elles se résument de plus en plus, depuis la mort de Freud, à la seule et unique «règle fondamentale» (et humoristique si tu veux) du «tout dire» [oui].

Ainsi, il y a abandon, par exemple, de la fameuse «règle d’abstinence» [+], à laquelle se soumettaient les clients de Freud. il est pratiquement impossible, pour te donner des exemples concrets, de préconiser au client l’abstinence en ce qui concerne les médicaments ou les livres analytiques ou les thérapies de groupe menées parallèlement, sans que ces interventions, si ponctuelles soient-elles, ne se retournent contre la cure par l’effet de suggestion que le client leur prête. Celui-ci est plus que jamais responsable de sa cure, de son piétinement comme de son emballement. [oui] En bref, il faut avoir les nerfs solides pour soutenir une position d’excentricité par rapport à tous les A.I.E. 2 dont tu parles, lesquels ne se soutiennent, eux, que dans la suggestion, rendue possible par le sommeil dogmatique qu’insufflent tous ces hypnotiseurs qui travaillent à en reproduire le pouvoir.

Plus j’y repense, plus ce paragraphe qui concerne ce que j’appelle le «praticable», me paraît fondamental pour Tbilissi. [oui] A quoi bon leur parler de l’Inconscient comme d’un concept du discours universitaire? Pourquoi ne pas réfléchir avec eux à ce que présupposait, du temps de Freud déjà, l’instauration du discours psychanalytique, c’est-à-dire aux conditions de possibilité ici et ailleurs de la production d’un praticable (serait-ce d’ailleurs dans l’art ou la pratique politique elle-même). [oui]

Or ton a, «les règles de recrutement», qui n’a rien d’exact, même du temps de Freud (bien obligé qu’il était de faire avec ce qui se présentait et se consolant toujours de ses échecs en démontrant qu’ils étaient épistémogènes), dessert remarquablement ton propos, qui me paraît bien être: l’impact idéologique que pourrait avoir, en Russie actuellement, le fait de ne pas méconnaître que Freud ou l’Inconscient, qu’il s’agisse ou non de science (au sens nécessairement positiviste que ce mot peut avoir en «psychologie») important peu en l’occurrence.

Tu vas jusqu’à dire qu’il ne s’agit surtout pas de «bouleverser l’équilibre actuel de leur vie psychique et sociale (conjugale, politique, esthétique, etc.)». Outre le fait avéré que c’est tout ce que désire le sujet en analyse, il est bien évident que c’est tout ce que craint le sujet soumis à la censure par les A.I.E. de l’appareil soviétique. [oui]

– Il serait important de montrer que l’argent (à ce propos ou as-tu lu ou vu que les tarifs s’alignaient naturellement [!] sur les hausses de prix? Changer cette variable au cours de la cure est un acte des plus délicats. Puisque l’analyste s’est mis hors du jeu social, tant pis pour lui! Le cas s’est effectivement présenté en Allemagne durant la grande crise et il est amusant de voir Freud secouer quelqu’un comme Lou Andréas Salomé, en lui enjoignant de renchérir ses séances, tout en lui adressant des petits cadeaux en espèce... Détrompe-toi: les analystes, s’il en existe, sont rarement des banquiers!) [il serait important de montrer que l’argent] qui passe de l’analysant pour le coup à l’analyste ne vise à rien d’autre qu’à payer le coût social de ce refus de la suggestion ou de cette mise hors jeu momentanée du discours du maître». Il peut fort bien être payé par un tiers. mais il serait contradictoire que ce tiers soit payé par la société elle-même. [?] C’est ce qui est systématiquement pratiqué en Allemagne, les A.I.E. s’arrangeant ainsi pour tuer dans l’œuf (par la médicalisation, la fonctionnarisation et la normalisation que cela suppose) toute possibilité d’analyse.

– Les mots «engagement» et «contre-engagement» sont très mal venus. Ou bien ils sentent l'eau bénite ou bien ce qui est engagé ou mis en gage n'est plus la parole et son écoute, mais la liberté de pensée elle-même. Et je ne dis pas que ça ne puisse pas aller jusque-là. Mais tout dépend encore une fois de ce que tu veux leur apporter comme poison ou comme thériaque... [« la peste »!]

– Je crois que le e «refus formel...» (et qu'il y a toujours lieu de rendre explicite au cours des entretiens préliminaires ou à la première demande intempestive) est justement ce qui risque de les intéresser le plus. [oui]

Or, ce refus (puisque'il est vécu ainsi) ne peut apparaître que comme émanant d'une position de pouvoir accordé à ses agents par l'institution analytique elle-même [oui], s'il n'est pas articulé au refus de répondre à la demande en général, c'est-à-dire, en particulier, à la demande d'être hypnotisé, toujours sous-jacente dès lors que la voix entre en jeu, surtout – ce qui est préconisé dans le praticable – si cette voix est dissociée du regard (l'analyste se tient en retrait, etc.), ou à la demande d'être aimé, au sens le plus physique du mot, la non-réponse permettant de rendre le sujet meilleur entendeur de son désir.

– Évite aux Russes la querelle des 45 mn! Une séance est une séance comme une toile est une toile. [+] Il suffit que l'analysant parte en ayant l'impression que «l'atemporalité» de l'Es a pu être entendue dans le temps donné imparti par la position sociale de l'analyste qu'il a élu, en sachant ce qu'il faisait. Car on a bien souvent l'analyste qu'on mérite! [+]

– Sur le «travail de la cure», l'établissement du «transfert», la définition de «l'interprétation» (qui ne se réduit évidemment pas à l'imposition de la grille du «fantasme primitif»), l'extension au fantasme de la distinction applicable au rêve entre latent et manifeste, et à nouveau sur ce qui peut s'appeler l'inconscient (lequel ne me paraît pas à la limite [mot entouré] avoir une existence en dehors du rapport à un psychanalyste, fût-il manquant [??]) dans la cure, tu es dix fois trop rapide [oui], c'est le moins qu'on puisse dire. Il faut choisir un point et l'approfondir, peut-être un texte de Freud, et pourquoi pas ce merveilleux «écrit technique» intitulé *Ressouvenir, répétition et Durcharbeitung* [+]

– Sur «l'identification introjective du contre-transfert» même remarque qu'à propos du § 3, p. 6. Pour faire évoluer la compréhension du sujet, sans être trop cavalier avec les analystes (à moins que ce tu ailles vendre en Russie ce soit de «les» vendre; mais je ne crois pas) [!], il suffirait de remarquer que le transfert, c'est le rapport d'un sujet donné au couple analysant-analyste [+] en lui qu'il imagine, manipule, modifie, déplace, applique, refoule, etc. Le problème du contre-transfert se résout alors dans celui de l'élucidation par l'analyste de son propre transfert [+] et de sa résolution. Restent, bien sûr, ces points aveugles qui font et défont les rencontres. C'est le tribut payé à la mise en jeu de l'insu, terme à la limite préférable à celui d'Inconscient. [++]

§ 7.

– La distinction entre «matériel recueilli dans la situation expérimentale» et «théorie» n'est pas tenable jusqu'au bout en ce qui concerne le discours psychanalytique, sans quoi (et c'est ce qui est arrivé à Freud) le dire des patients n'aura plus d'autre vertu que celle de vérifier le bien-fondé d'un métalangage, ce qui n'a rien à voir avec l'acte analytique et fait basculer le rapport analysant/analyste dans la relation enseignant/enseigné. [+ cf. Lacan]

– «Métopsycho» avoue quoi? Si tu te reportes au texte où le mot est forgé (une lettre à Fliess, je crois), Freud propose ce terme pour désigner un discours qui mette en jeu concurremment les trois points de vue topique, économique et dynamique [+] (ce dernier terme étant la contraction de fonctionnel et de mnésique, puisque les actes de langage ont été

refoulés avec leur appareil, pour permettre la production (avortée selon toi) du métalangage freudien, puisque tout le fonctionnel se réduit au mnésique, dès lors que le rapport entre performance et compétence qui n'est pas d'ordre mnésique n'a aucune prévalence).

– Est-ce que ce que tu entends par «théorie scientifique de l'inconscient» se réduirait à une théorie des «mécanismes de défense», par exemple, dont le livre d'A. Freud (Le moi et les mécanismes de défense) a largement contribué à répandre la platitude? [non!] Et n'y a-t-il pas quand même contradiction [mot entouré] [non!] in adjecto à supposer qu'une théorie peut rendre observable, et par «tout le monde» et dans «la vie quotidienne» (et a fortiori dans la comprenette des analystes et de ton serviteur, bien sûr) quelque chose qui s'appelle tout de même inconscient.

– A ce propos, le moment le plus important, dans le cheminement théorique de Freud, se situe en 1920, quand il a été amené à écrire l'«Au-delà du principe de plaisir» où il produit le terme de «réaction thérapeutique négative»? De quoi s'est-il aperçu à ce tournant décisif? De cela qu'il ne suffit pas, pour guérir, de communiquer le savoir analytique. Ce savoir, ses clients le lui servaient tout cuit, tellement il avait été rapide à se répandre [oui], tellement l'effet de scandale et son refus par les autorités académiques avaient servi d'accélérateur. Inutile de dire que les choses n'ont pas changé aujourd'hui et que plus la psychanalyse est reconnue comme faisant partie intégrante du savoir universitaire, plus le symptôme lui emprunte ses traits, rares étant les clients qui font aujourd'hui la demande d'une analyse sans assortir cette demande de l'aveu qu'ils veulent devenir psychanalystes [oui], quand les choses ne sont pas inversées, ce qui est mis en avant étant la volonté de devenir analyste et l'aveu, plutôt tardif, portant sur un symptôme au départ indicible et souvent insaisissable.

Psychanalyse, elle-même symptôme du malaise dans la civilisation, voilà ce que tu vas annoncer aux Russes [oui] dont la civilisation n'est si mal aisée que dans la mesure où elle n'a pas d'autre symptôme que de rendre la psychanalyse impraticable.

A toi de résoudre ou de monter en épingle cette contradiction. [OK]

– A mes yeux, il est tout à fait possible de la traduire dans les termes nullement métaphoriques de rapport du sujet à la suggestion avec ou sans hypnose. Il est bien évident que la suggestion est plus facile à supporter dans l'hypnose que répand l'idéologie capitaliste (dominante) à grands renforts de mass média, que dans la censure bolchevique. [oui] Mais tout le problème est de rendre admissible l'existence d'une hypnose sans suggestion [++] (et cela, à l'Ouest comme à l'Est) pour rien, pour s'entendre dire, quand le maître dort, etc.

– Il serait important de pouvoir démontrer l'équation Méconnaissance de l'Inconscient = Ignorance de Freud, ce à quoi s'essaye l'introduction que je t'ai laissée et mon livre. Mais il est bien évident que le génitif (ignorance de Freud) ne saurait être seulement qu'objectif et que c'est Freud par sa volonté d'être l'Auteur, qui a en grande partie provoqué cette ignorance [oui] de son discours, sous prétexte d'assurer la pérennité de son savoir, non comme théorie, mais comme doctrine, si tu veux bien me passer la distinction (je l'emprunte à un livre récent qui met beaucoup d'air et que je te conseille vivement pour l'été: aux éditions de Minuit, Filiations ou l'avenir du complexe d'Œdipe, de W. Granoff). [oui] § 8.

Bien sûr, capital. Mais ne pas méconnaître ton auditoire: nécessairement psychologisant. Il faut donc s'attarder, en pillant au besoin Lacan [OK], en le citant ou en ne le citant pas, peu importe. les textes de base pour cette critique du psychologisme sont les Propos sur la causalité psychique (critique de l'organo-dynamisme d'Henry Ey) et La direction de la cure

et les principes de son pouvoir (critique de la PDA (sic) Psychanalyse d'aujourd'hui de S. Nacht).

Je suis sûr, à ce propos, que tout le monde a oublié les faits que tu rappelles (et que j'ignorais) [non!] en fin de § et qu'il y a lieu d'insister lourdement et de donner les références! [oui]

§ 9.

– Je te relis et n'arrive pas à me départir de l'impression qu'il s'agit d'un morceau de bravoure qui t'écarte remarquablement de ton sujet et qui concernera fort peu les psychologues de Tbilissi.

La seule chose intéressante à leur dire, c'est que Lacan a levé la bannière d'un retour à Freud [oui], parce qu'il se trouve que la relecture de Galilée ne fera pas avancer la physique aujourd'hui, alors que la relecture de Freud (et de Marx alors!) peut encore faire avancer la théorie psychanalytique [oui], ce que tu disais à peu près dans ton Freud et Lacan. Ce dernier est à ce propos le seul freudien qui, à ma connaissance, a considéré que cette lecture devait se faire exhaustive et qu'il n'y avait rien à retrancher à ce texte, ce qui me paraît être un principe méthodique tout à fait fécond [oui] : à la limite laisser Freud se relire lui-même avec sa théorie, ce qu'il n'a pas pu ou voulu faire. A ce propos, présenter la psychanalyse elle-même comme une théorie de la lecture [de l'écoute] ne me paraît ni faux ni préjudiciable à ton propos: chez les Soviétiques [oui].

– Ton leitmotiv (Freud qui s'y connaissait [...] n'a jamais parlé [...], n'a pas recours [...], etc.) laisse rêveur. Est-ce une critique qui porte, sauf à s'adresser aux plus intégristes des anti-révisionnistes, sauf à prêcher des convertis. [OK]

Pourquoi le discours psychanalytique, à partir du moment où il se fait et se sait lecture systématique de Freud, ne laisserait-il pas la place à la construction de concepts auxquels son fondateur ne pouvait avoir recours? [OK] Et surtout, pourquoi un discours qui ne peut rester que le double d'un discours de l'hystérie, s'il ne parvient pas à rendre compte du délire, ne pourrait-il pas trouver son bien dans Hegel ou Spinoza (voire Heidegger), pour se poser en anti-philosophie? [oui]

Je te repose ma question initiale (et je te la repose quand même en connaissance de cause, puisque j'ai démontré que le discours de Freud peut être lu comme effet du discours des sciences): quel est le privilège de la science [aucun], quel qu'en soit le modèle épistémologique (leibnizien ou autre), pour que le discours psychanalytique ait nécessairement à s'y mesurer, soit dans l'impuissance et la modestie (Freud) soit dans l'outrecuidance et la forfanterie (Lacan) ?

§ 10.

Tu reviens à la charge, en définissant le scientifique par le «définitif». Or, ce qui est le plus frappant chez Freud, quand on le lit, et non quand on cherche à en tirer des «résultats» exprimables sous forme de thèses, c'est à quel point tout est resté définitif dans son texte. [et non défini] Il n'a pratiquement jamais remplacé une hypothèse par une autre, [oui] supprimé, retranché quoi que ce soit. Il ne s'est jamais autocensuré. Il a tout gardé; et jusqu'au bout de sa carrière font retour des concepts, comme celui de «clivage», qu'il a produits à l'orée de son discours et qui sont par la suite restés en attente souterrainement.

De plus, si la pratique l'a effectivement amené à remanier ses constructions, il est frappant de constater que le praticable, lui, avec son ensemble de «règles», n'a pas été modifié d'un iota [+] (le paramètre temporel ne me paraît pas entrer dans l'ordre des règles). C'est à propos de tentatives de modifications du praticable (beaucoup plus qu'à propos de divergences

théoriques) que Freud a cru bon de devoir se séparer d'Adler et Jung, puis de Ferenczi [+]. C'est dans la mesure où des divergences théoriques (par ex. la théorie des archétypes) pouvaient entraîner des modifications dans le praticable (la technique du «rêve éveillé») que Freud a dû faire le sacrifice de son disciple chéri.

A ce propos, tu parles, toujours dans ce fameux § 6, d'une façon tout à fait erronée d'une «bienveillance neutre et flottante», faisant ainsi un drôle de condensation entre la «neutralité bienveillante» et «l'attention flottante». [exprès] Or, c'est à coup sûr à ce dernier concept que la théorie des archétypes risque d'entraîner qu'on fasse entorse. J'ai déjà souligné l'importance du concept d'attention. Le terme allemand pour «flottante» est, je crois, «Gleichschwebende». Cela t'étonnera-t-il beaucoup [non!] qu'aucun analyste, à ma connaissance, ne se soit vraiment penché sur un tel concept et sur ce qu'il entraîne de conséquences. Lacan, comme d'habitude, lève le lièvre. [oui] Il nous met sur la piste. Il se trouve qu'actuellement personne ne la suit. Mais ça ne peut plus attendre.

En l'occurrence, ce qui ne peut plus attendre, c'est l'articulation entre ces actes qui fondent l'existence du praticable et ce qui est par ailleurs reconnu comme la théorie analytique. Mais il faut pour cela déduire la mise en place de ce praticable de tout ce qui a été refoulé par l'instauration de cette théorie. [+] Car une théorie, aussi scientifique que tu voudras, c'est bien souvent ce qui sert encore le mieux à refouler, quoi? L'impossible dans et pour cette théorie, c'est-à-dire son réel. [+]

C'est à cela que Freud, par ailleurs un des théoriciens les moins modestes et les plus dogmatiques [comme moi et Lacan (pas toi)] que je connaisse (les sujets qu'il aborde, le mot d'esprit par exemple, il les épuise, enlevant au contradictoire toute échappatoire), doit son extrême vigilance, et son continuel renouvellement. Quand on théorise en psychanalyse, on ne peut que craindre d'être entendu comme apportant du définitif, on ne peut que se rendre constamment attentif au cas – et il suffit d'un seul – qui remet la théorie en cause.

NNN

Je reviens à ce travail ayant quelque répit, après trois jours de retour au praticable. Relisant ce dernier paragraphe, il me paraît important de souligner qu'en ce qui concerne le discours psychanalytique, une de ses thèses peut non seulement être infirmée par un seul cas – le fameux contre-exemple dans les sciences de la nature – mais qu'il suffit d'un seul cas pour l'établir, tous les principes sacro-saints de l'induction et de son fondement étant fichus en l'air par la mise en jeu du praticable comme condition de possibilité de cette clinique de l'audible. A toi [pourquoi ma pomme?] d'y réfléchir.

Je dirais pour ma part [tu vois!], mais je ne fais que me répéter, que chaque nouveau cas se constitue en demande de l'offre analytique pour parvenir à fonctionner comme *experimentum crucis* qui balaye le praticable et enlève toute pertinence à la théorie analytique, si le symptôme parvient à se démontrer comme inanalysable. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, une telle démarche n'est pas le fait des psychotiques, trop heureux de rencontrer quelqu'un qui veut bien les entendre [faux pour les psychotiques], mais le fait de tous ceux qui gravitent autour du discours de l'hystérique, toujours en quête de rencontrer quelqu'un à qui parler...

– En ce qui concerne la fécondité de la théorie lacanienne (ou la philosophie de la psychanalyse, ça ne m'inquiète guère) [dieu merci], je me permets de t'adresser l'article Frustration de l'Encyclopedia Universalis, où je tente de reconstituer le travail de lecture de Freud par Lacan et les voies d'entrée dans son texte qu'il n'a, bien sûr, jamais explicitement [et pourquoi donc?] indiquées.

– Le «caractère extraordinaire de la pensée de Freud» n'est pas dans cette inconsistance des hypothèses de base qui est rien moins qu'avérée, mais dans sa véritable boulimie [+] en ce qui concerne les modèles scientifiques qu'il importe les uns après les autres. Le neurologique l'a déçu, alors ce sera le thermodynamique. Il se révèle insuffisant, alors ce sera l'optique (cf. le modèle de l'appareil psychique dans la Traumdeutung). Puis l'ethnologie, la philologie, la sexologie seront mis à contribution, etc. Ça ne fait que commencer. [oui]

Et c'est pour séduire! [mais ça rate] Les scientifiques de toutes disciplines ou bien n'y verront que du feu ou bien se laisseront brûler...

Le discours de Freud (contrairement à celui de Lacan qui est conceptuellement consistant et philosophiquement plausible [mais faux]) use des concepts scientifiques comme de signifiants propres (ou parfois impropres) à capter l'Inconscient comme on capte une source. Ce qui entraîne qu'il ne peut plus rien effacer et que le provisoire (vorläufig) dans lequel il installe explicitement tout son discours par rapport au discours des sciences devient le définitif [oui], ce sur quoi on ne peut revenir une fois dit, tellement, en psychanalyse, ce sont les verba qui restent et les scripta qui s'envolent.

De façon moins appuyée, plus impressionniste, tu ne dis pas autre chose. [OK]

§ 11.

A partir de maintenant, j'ai l'impression que ce que je suis en mesure de te communiquer de la lecture sera plus succinct ou n'aura pas besoin d'être très développé. [d'accord]

Ainsi je répète que le paradoxe n'est pas dans le non observé de la sexualité infantile, mais dans le fait que cette sexualité (ou la sexualité) soit de l'ordre du discours [faux?]

Ce qui m'a intéressé dans ce §, c'est une des corrections surajoutées au texte tapé à la machine, quand tu remplaces '(refoulement »par censure »et que tu fais du refoulement un '(effet de cette censure « Est-ce à l'usage des Russes [non] que tu inverses ainsi ce qui peut se lire dans la lettre du texte de Freud, lequel a toujours accordé la prévalence à ce concept de refoulement [erreur de Freud] qu'il fait littéralement agir, sans jamais en indiquer clairement l'agent (même dans la seconde topique, il n'est pas clair si c'est le moi ou le surmoi qui refoule les «motions» du «ça>').

En fait la découverte de Freud réside très précisément en ceci: la «répression Unterdrückung ne suffit pas à provoquer, à expliquer le refoulement Verdrängung [oui]. Autrement dit les AIE.. si totalitaires se feraient-ils ne suffisent pas à engendrer la névrose [OK]. C'est en ce point que Freud se sépare des psychiatres, toujours intrinsèquement antipsychiatres (c'était déjà le cas de Charcot, qui parlait des «délires des saints et des nonnes, des jeunes filles et des jeunes gens bien éduqués », pour désigner la sexualité ou pour dénoncer les psychiatres qui répriment l'hystérie comme continuateurs de l'inquisition).

Alors, qu'en est-il de la «censure»? C'est resté, chez Freud, un concept opératoire. C'est une terre quasiment vierge [oui] pour le discours psychanalytique. C'est un point décisif pour la distinction, capitale à partir du moment où il est avéré que c'est le discours [tu récidives!] qui a des effets de jouissance, entre réalité et vérité. Car il est certain que le terme de censure ne saurait s'appliquer à la réalité elle-même ou au sujet qui en pâtit, mais à n (!) texte c'est-à-dire au discours (horreur!!!!) qu'il en tient.

En psychanalyse donc la censure désigne toujours le rêve le fait que son récit restera nécessairement incomplet et non pas tant le savoir (sur la sexualité infantile par exemple [oui]). Là où le savoir et le discours se rejoignent c'est dans le régime totalitaire qui censure le discours de Freud ou qui va jusqu'à réprimer le praticable, en liquidant physiquement les psychanalystes. Savais-tu [oui], à ce propos, que les premières victimes du fascisme argentin sont électivement aujourd'hui les psychanalystes, tous censés, si réactionnaire qu'ait pu être leur idéologie, avoir écouté des guérilleros, pouvoir en parler sous torture, etc.

C'est dire qu'il est probable que le scandale idéologique de cette découverte de la sexualité infantile a servi de relais à celui provoqué quinze ans plus tôt par l'usage de l'hypnose. Le scandale donc a toujours un train de retard [Lacan, deux trains], la seule chose qui soit proprement scandaleuse, c'est que l'omniprésence de la suggestion qu'opèrent les AIE. puisse être mise entre parenthèses (le mot d'époché?). Non certes; disons plutôt: puisse être tenue en échec.

Et je souligne à nouveau qu'il n'y a de suggestion mieux soutenue que celle qui prétend pouvoir s'appuyer sur une science réduite à l'idéologie de l'observable Ça donne le fantasme de l'expert 1+] n'est-ce pas, et de l'expertise de l'expert, etc. (souvent des psychologues, en plus!).

C'est pour le coup un peu démagogique. La censure dont il est question en psychanalyse, en tant qu'elle signale (il y a dans la Traumdeutung toute une théorie du signal qui articule le topique: la place de telle ou telle représentation par rapport à l'économique: la charge affective qu'elles peuvent déclencher) le refoulement, n'est pas par essence d'ordre social [oui, mais effet]. La répression des AIE. y contribue, c'est évident. Mais un sujet enfant peut fort bien s'en assurer, pour s'en arranger, pour passer à travers toutes les mailles du filet. Tous les enfants du patriarcalisme absolu qui régnait dans la bourgeoisie du xIXe siècle n'ont pas été des névrosés: tant s'en faut. [certes] Et tous les enfants de la permissivité ne sont pas sortis de l'auberge...

Enfin, tu vois le risque que fait peser la conception du «refoulement: effet d'une censure sociale «. Alors, qu'en est-il de ce concept? Que dit-il de définitif? [rien] Rien d'autre que ceci: il y a de « l'après-coup », du nachtraglich, ce qui équivaut à la nécessité d'inscrire son action dans le temps, de supposer qu'il opère en deux temps seul le « refoulement secondaire ou proprement dit » (Ou ce qu'on appelle retour du refoulé >'parvenant à passer la censure [oui], en signalant l'existence d'un <'refoulement primaire » qui noue le sujet à l'inconscient, la non advenue

3. Pour une fois, c'est le cas de le dire. Freud va toujours répétant que c'est « la pierre d'angle »

d'un tel refoulement dénouant le sujet au point de le laisser dans l'errance de cette transparence de l'inconscient qui s'appelle: délire.

Le «refoulement primaire », autant dire la nécessité de constituer le mnésique en registre tout aussi réel (au sens des sciences de la nature) que les trois autres. Car tout en assurant la possibilité du ressouvenir, il ne fait rien d'autre que maintenir en jeu la répétition. (Le discours psychanalytique, ça revient toujours à ça: quand on gagne sur un tableau, on perd sur l'autre). Quand on parle de l'invisible de la cause, il faut aller jusque là.

Pour préciser ce qu'il en est du mode de fonctionnement de cette «causalité psychique» responsable des «effets d'inconscient», à travers le rapport entre le primaire et le secondaire du refoulement, il faudrait déterminer ce qui se passe dans chacun des quatre montages pulsionnels [il y en a une infinité] qui s'organisent autour de ces objets que sont: le sein, la merde, le regard et la voix.

Où le refoulement soit d'abord cela ne préjuge en rien du type d'articulation possible entre ce qu'il désigne et la répression qu'exercent les AIE. [oui] Tout ce que je sais pour pouvoir en témoigner c'est que la méconnaissance du refoulement freudien porte tout autant à conséquences que celle de la lutte de classe

Si «l'histoire» fait partie de la nature, le «mnésique » en fait tout autant partie. Et pourquoi ne pas penser que ce n'est que lorsqu'elle sera parvenue à établir des «liens théoriques» avec le marxisme seule autre science qui mette en jeu l'articulation du discours avec un praticable que la psychanalyse pourra se reconnaître [c'est ce que j'ai écrit]

3. Les lacaniens diraient aujourd'hui « la langue», dite naturelle bien entendu. à ses propres yeux comme science, et comme science qui interpelle toutes ces sciences pourtant bel et bien reconnues qui ne se soutiennent que de par la méconnaissance de la lutte des classes et/ ou du refoulement.

§ 13. Sexualité et subjectif/objectif

- C'est toi qui parles (page 11 in fine) de «sexualité subjective» des enfants et qui maintenant parles tout uniment «d'objets sexuels» de ces «désirs inconscients du petit enfant». Plus loin, tu parles aussi d'«êtres objectifs » et de « comportement objectif», « objectif » étant posé comme synonyme de «social». Enfin, c'est en termes de « rapport objectif» qu'est décrit le scénario oedipien, petit à petit ramené à la fin du § à ce que tu appelles, dans ton langage, les effets de «l'existence des A.I.E. »

- À ceci il y a lieu de répondre:

1° Que l'OEdipe est un mythe et qu'il importe de lui conserver ce statut précis. Il ne saurait donc être confondu avec ce qui se passe au niveau des A.L.E. et qui est de l'ordre de l'histoire.

2° Ce mythe a un rôle formateur quant à la constitution du «moi» dont il est facile de reconstituer la théorie, restée non systématisée dans Freud. Or de l'Esquisse, au Moi et au Ça, en passant par Pour introduire le Narcissisme et la Dénégation, il ne fait pas de doute que le moi joue, pour ainsi dire, le rôle de matrice de l'imaginaire.

Et tu ne me diras pas que cette catégorie est étrangère au freudisme le plus classique, le titre d'une revue qu'il a parrainé n'étant rien d'autre qu'«4magos».

3° Il est facile, lorsqu'on confronte la deuxième topique à la première, d'assumer que le «moi» comme instance est un mixte de «conscient » et de «préconscient », c'est-à-dire de savoir et de langage, puisque le «préconscient » est nommément institué pour donner un lieu aux «représentations de mots», par rapport aux « représentations de chose» dont l'inconscient est constitué. Et tu sais bien que la deuxième topique ne supprime pas la première.

4° Ces trois points étant posés comme thèses (donc de l'ordre du définitif à mes yeux), qu'en est-il de la sexualité humaine, si c'est bien à la psychanalyse qu'incombe la tâche de la constituer dans son discours en «rapport objectif»?

a. Elle est, bien sûr, à deux temps, comme le refoulement, le sujet humain étant marqué sur ce plan-là d'une part par la prématuration ou le retard et d'autre part par l'amnésie dite infantile.

b. L'objet du désir étant ainsi nécessairement perdu, tous les objets de la pulsion sont posés comme structurellement indifférents et substituables les uns aux autres.

c. Ces objets sont des parties du corps. Mais il n'est dit nulle part que ces parties puissent constituer un tout, sauf dans l'imaginaire qui permet de poser le corps comme unité séparée du corps de la mère, comme unité différente du corps de l'autre.'

d. Et pourtant dans l'un et l'autre sexe, ce corps est posé comme affecté de manque, ce qui lui manque, qu'il soit homme ou femme, étant le phallus qui n'est donc pas identifiable au pénis dont la femme est effectivement privée, mais qu'elle peut justement donner (le phallus), parce qu'elle ne l'a pas, parce qu'elle ne l'est pas.

e. Ce dont l'oedipe est le mythe, c'est donc de cette série d'événements qui fondent pour la femme comme pour l'homme l'incidence de la castration dans leur vie, ce complexe «inéluçtable» voulant dire qu'il n'y a pas de désir sans loi.

50 On rejoint donc avec ce terme l'ordre social? Oui, mais non en tant qu'institution, mais en tant que discours. C'est-à-dire qu'il s'agit, avec cette loi, du lien social plutôt que de l'ordre social, la névrose - et la psychose alors! mettant le sujet moins hors ou contre la société qu'ailleurs, suivant les coordonnées d'un autre type de symbolisation du pouvoir (le pouvoir, en fait, se réduit à ses insignes), la symbolique en question dans l'oedipe, tel que tu la décris (je dois dire, avec toute la naïveté requise, pour que ça fasse mouche? ou pour que ça ravale le discours analytique à un discours qui dit toujours la même chose?) en donnant une image plausible, mais seulement une image, jamais les père-et-mère ne pouvant être réduits à la fonction d'agents d'un discours, puisqu'ils en sont aussi bien l'effet (nécessité d'envisager trois générations pour que fonctionnent correctement les repères oedipiens).

6) Ce qui nous ramène à la question du sujet ou au problème de la traduction du fameux *Wo Es war soll Ich werden*.

Tes allégations antilacaniennes sur ce plan précis te démasquent plus qu'elles ne convainquent. Et je ne sais pas très bien à quoi elles tendent politiquement. Car un théoricien qui se démasque fait acte politique, estimant nécessaire de se déclarer pour ou contre. Or, est-il important politiquement (à Tbilissi ou dans le P.C.F) de se déclarer contre aujourd'hui? Quel est l'enjeu? Quel en sera le gain?

Il m'est bien difficile de me mettre à ta place dans la lutte idéologique que tu mènes. Dans celle que je suis

amené à mener, en tant que théoricien de la psychanalyse, j'estime que se déclarer contre Lacan (le corpus théorique, tel ou tel texte ou même, mais à un moindre titre, la personne) ne fait pas avancer le discours psychanalytique, mais amène régression et fixations à des stades depuis longtemps dépassés, moins par la théorie analytique, tout aussi pétrifiée que la religion soviétique, que par la pratique toujours innovante de ceux qui produisent le praticable et que j'appelle à ce titre analysants. C'est comme ça. C'est un fait, facile à constater autour de nous et dont il y a lieu de tenir compte politiquement.

La question du « sujet de l'Inconscient » en est un fort bon exemple. Sans un tel concept (tel qu'il a été travaillé et retravaillé dans différents séminaires avant qu'ils ne se tiennent à l'ENS et surtout pendant: celui de 68-69, en tout cas), sans la réarticulation que son usage implique entre le topique et le mnésique d'une part (Je pense où je ne suis pas, je suis où je ne pense pas) le fonctionnel et l'économique d'autre part (toute la théorie de l'acte comme acte de langage) - sans un tel concept, donc, il n'est pas possible de tenir compte de la façon dont opère chez Freud le terme de 'pensée», de la façon dont opère la théorie du moi,

toujours dénoncé par Freud comme un lieu de leurre, enfin la dynamique de la cure en tant que telle.

Mon travail sur la théorie du praticable, par exemple, et la nécessaire articulation entre l'hypnose (comme but de la pulsion ayant pour objet ta voix) et l'appareil à langage n'aurait pas été possible sans le travail de lecture de Freud par Lacan et la production qu'elle entraîne d'un sujet de l'inconscient, dans le texte même de Freud.

Tant pis si Hegel n'est pas vraiment mort! Tant pis si le sujet (et la reprise des concepts d'énonciation et d'énoncé) ramène aussi Dieu! Je pense que la jouissance, en tant qu'objet du discours psychanalytique, remettra toujours un tel sujet à sa place de référent du manque ou d'ensemble vide, comme tu préfères.

Presque tout me fait question dans ce . Pourquoi introduire la « contradiction » là où elle n'a que faire? Ce n'est pas parce qu'il y a conflit entre des sujets à propos de l'obtention d'un objet qu'il y a contradiction. Tout le drame est qu'il y en a pas, l'un et l'autre sujet (masculin) étant persuadé qu'il y a acte sexuel, c'est-à-dire rapport calculable sans reste entre un mâle et une femelle, accouplement, donc qui serait du type du rapport fantasmatiquement complémentaire entre la mère et l'enfant, celui-ci la vivant comme ayant le phallus et celle-là le pensant comme étant le phallus (qui leur fait défaut à tous les deux). Le mythe est [?] la contradiction; ajouter un troisième terme ne clarifie pas les choses, au contraire.

Sur la théorie des stades, la formation du <'surmoi>' à partir de l'introjection de l'image du père, sur la psychose comme ante-oedipe, sur l'oedipe féminin, je ne suis pas d'accord avec les énoncés que tu proposes, parce qu'ils sont trop caricaturalement figés (évolutionnisme de la théorie des stades) ou trop métaphoriquement amenés (« faire la paix », désarmer l'instance de censure sociale, négocier, etc.). Je ne crois pas que la répétition d'un tel catéchisme puisse convaincre les Français ou déniaiser les Russes. Je ne crois pas que l'importation des modèles tirés de la philosophie politique de type «pacte» soit nécessairement déplacée ou inopérante. Mais il faut être beaucoup plus explicite.

En bref, une présentation de la théorie oedipienne qui ne fait nulle part allusion à l'objet sur lequel elle porte ou par rapport auquel elle se décale (à savoir: la castration) me paraît condamnée au départ à reproduire l'idéologie dominante, alors qu'elle pourrait fort bien en être la vérité dans les symptômes qu'elle permet d'interpréter.

§ 14infine et 15.

Sur l'extension du praticable à tout symptôme et à tous âges, malgré l'étroitesse de la base d'expérience de Freud, je crois avoir déjà répondu qu'il n'y avait pas paradoxe, pour peu que soit constitué en concept le praticable lui-même (à ce propos, tu laisses entendre qu'Anna O. a été la patiente de Freud, alors qu'il n'a fait qu'être le premier «contrôleur», et celui de Breuer, son aîné, qui aurait mieux fait de parler de ce cas un peu plus à Freud et un peu moins à sa femme).

Se rappeler, indépendamment de l'invention du praticable lui-même, que Freud n'a rien fait d'autre qu'appliquer systématiquement au champ des maladies dites mentales le fameux principe de Broussais suivant lequel le pathologique ne crée rien de nouveau et qu'il est la seule clé pour un savoir du normal. Autant dire que l'enfant ou le fou sont dans la réalité ou beaucoup plus près de la réalité que les dits «normaux».

Le praticable ne fait rien d'autre que réinsérer les normaux dans le pathologique, mais en se donnant pour voie d'accès l'analyse des prototypes normaux de ce pathologique, à savoir rêve, lapsus, fantasme.

- Sur les lettres dans l'analyse, pas besoin de se braquer comme ça. Ne pas oublier que Freud a fait son analyse avec Fliess de cette façon ou plutôt que l'écriture n'est pas seulement une activité auto-quelque chose. Mon expérience de ces derniers mois⁴, à partir de mon acting-out qui a branché mes analysants sur l'écriture, est très féconde: qu'ils aient écrit ou qu'ils s'en soient abstenus, alors qu'ils le pouvaient, ils m'en parlent.

- D'accord sur les « analystes officiels ». Mais qui n'a jamais eu affaire à la psychose ne saurait analyser des névrosés qui présentent souvent des « noyaux psychotiques. Ceci dit, les « règles de la cure » n'encombrent pas, bien au contraire. Et nul n'en apprécie plus l'existence, même s'il ne parviennent pas à les respecter, que les psychotiques. Quant aux pervers, ils les observent si scrupuleusement qu'ils parviennent à en expulser l'analyste

- Sur ce « miracle » et l'inévitable hagiographie de Freud, je te renvoie à ce qu'en dit mon introduction: à savoir, la collusion entre « sujet supposé savoir » et la position du maître.

- Je suis assez perplexe en ce qui concerne ton hypothèse sur la « pauvreté » ou la « simplicité » de l'Inconscient, c'est à dire le petit nombre de ses éléments.

Qu'en est-il du concept d'élément, lorsqu'il s'agit de l'inconscient?

Dans les premiers textes de Freud, la question est explicite, la recherche menant soit vers le neurone, soit vers la représentation, mais seul le concept de « procès » se révélant être une unité plausible. En effet, aucun neurone ne fonctionne indépendamment de tous les autres, comme le voudrait la psychologie de l'impression; et par ailleurs, aucune représentation ne peut véritablement se poser en

4. Un accident de mobylette assez grave ayant nécessité quarante jours d'hospitalisation.

élément, une représentation de mot, par exemple, devant être obligatoirement scindée en quatre images (Klangbild, Kinaesthetische Bild, Lesebild et Schriftbild), en fonction des quatre points de l'aire du langage où elle peut se repérer dans le cortex (topique) ou en fonction des quatre types d'activité dans lesquelles elle est impliquée (fonctionnel).

Mais qu'en est-il justement du « procès », après 1891, ou après la répétition de coupure fondant le discours psychanalytique?

Il est facile d'en repérer l'effet dans les Etudes sur l'hystérie, par exemple, où le discours hystérique finit par contraindre le discours scientifique à ne plus reconnaître pour élément que l'événement lui-même, toute la question étant de repérer ce qui dans l'événement en question ou la série d'événements de cette histoire de souffrance, a

pu, suivant les règles mises en place dans les schèmes de l'après-coup, c'est à dire compte tenu de la «causalité psychique» (autre nom de l'ordre symbolique), avoir effet traumatique.

Mais le discours analytique n'est pas seulement le redoublement du discours de l'hystérie. Freud l'a orienté dans le sens d'un réalisme' des concepts qui a abouti au catéchisme ou à l'idéologie, comme on voudra. Alors, on peut effectivement compter sur les doigts des deux mains les éléments-concepts de l'inconscient [Refoulement /Répression (primaire/ secondaire etc.), Pulsions (objet, but, poussée, source), Instances (toujours par trois), topique / économique / fonctionnel / mnésique (et leurs

5. Réalisme qui a permis au psychologisme qu'il avait expulsé à grands renforts de concepts, de refaire son entrée par la grande porte de la clinique: il n'y a pas une description de cas qui ne laisse pas au psychologisme le plus plat, le moins littéraire, la possibilité de refaire surface.

substitués toujours par quatre), Sexualité ou après-coup, phallus, phantasme, névrose / psychose / perversion (en tant que structures, c'est-à-dire différence entre les effets du « refoulement», de la « forclusion » et du « démenti >'), Castration (privation, frustration), Acte analytique (passage à l'acte /Acting-out), (10 tout juste!]).

Lacan, retordant ce bâton tordu a systématiquement tourné le dos au réalisme en prônant, pour la théorie analytique un nominalisme absolu, aucun de ses concepts ne pouvant par lui-même agir soit comme interprétation (oui) soit comme intervention (non).

D'où les graphes, le mathématisme, le logicisme, et tout ce que tu dénonces, un peu rapidement à mon sens; mais ton objection aurait un impact certain, si elle portait sur la nouvelle substantialisation de l'élément qu'entraîne (ou peut entraîner: c'est tout à fait évident chez Leclaire) la théorie lacanienne, lorsqu'elle fait du signifiant son atome.

Tout cela porte singulièrement à conséquences. Ne pas négliger ces effets d'après-coup, lisibles dans l'histoire du mouvement analytique, Lacan pouvant fort bien être lu comme l'anti-symptôme de Freud lui-même. Donc ne pas confondre ou ne pas se prêter à la confusion entre discours analytique et discours des sciences. Si l'Inconscient est pauvre, ce n'est assurément pas au même sens qu'en physique, chimie ou biologie.

En fait, il ne s'agit pas des mêmes types de «complexes », pour reprendre le concept importé par Freud. Une des lois énoncée par Freud à propos du rapport entre affect et représentation est, par exemple, la suivante: Quand l'intensité de l'affect s'accroît, le réseau de la représentation se complexifie (cf. l'Esquisse, les 11 premiers §).

§16.

- Tu enfonces ton clou, mais risques de plus en plus de ne pas convaincre d'autres lecteurs que ceux du texte de Derrida dont je regrette encore qu'il soit resté sans effet sur les lacaniens, mais qui n'est pourtant pas à ma connaissance parvenu à vraiment féconder le champ analytique proprement dit, tellement la question d'un enjeu autre qu'universitaire reste éludée.

- J'ai déjà répondu sur la question de « l'impossibilité de penser théoriquement la précision » du concept de pulsion. Ton analyse qui est cette fois impeccable est convaincante. Elle ne pêche que par l'omission de ce à quoi a servi le concept, lorsqu'il a été produit, en 1905 seulement: Dire que la pulsion (le terme de Trieb a été choisi, parce qu'il était réservé aux protozoaires, alors que celui d'Instinkt l'était aux métazoaires, Freud allant donc vers le plus archaïque) est sans objet spécifique, dès lors qu'est concernée la sexualité humaine, c'était jeter une véritable bombe, puisque c'était ruiner un des maîtres-mots (et desseins) de

toute psychologie: celui d'adaptation. Apporter à la pulsion l'objet qu'on lui prédestine, c'est la décevoir: Fini l'eugénisme et les bons sentiments!

À côté de cela, que Freud s'emmêle les pattes dans les effets de son refoulement de l'appareil à langage, indissociable de la mise en jeu du concept de procès, spécialement repris de la neurologie anglaise, pour résoudre le problème de cette frange du psychique et du somatique, cela a peu d'importance par rapport au gain acquis. D'ailleurs ce lapsus théorique (issu de la condensation du mnésique et du fonctionnel dans le « dynamique») a une signification intéressante: ce que Freud ne parvient pas à dire, c'est que les objets interchangeables de ces trois pulsions qu'il isole (et c'est le mérite de Lacan d'avoir beaucoup fait avancer la question du regard) font et ne font pas partie du corps, comme c'est bien évident quand on passe à la merde. L'indécision en ce qui concerne la substance (psychique ou somatique) désigne l'impensé de la topologie de Freud: un bord est-il à l'intérieur ou à l'extérieur? T'as pigé le déplacement?

Mais pas moyen de donner l'impression, en lisant ainsi Freud avec Freud, qu'on fait de la science. La psychanalyse n'a pas de référent à l'extérieur, sauf lorsqu'elle devient son propre symptôme et qu'il faut bien, pour en déchiffrer la vérité, expédier sa lettre à son destinataire le plus naturel, allais-je écrire, mais jusqu'à présent le plus sourd, à savoir: celui que tu représentes en tant que marxiste

Car il faut la faire cette « liaison avec la réalité connue par [mot entouré] le matérialisme historique», et pas seulement l'attendre.

- Ta description du fantasme, malgré ton petit ballet métaphorique (immobilité/tension) est adéquate, à l'erreur matérielle près du terme instinct de répétition Freud va au-delà: il parle de Zwang (contrainte), «compulsion»: mais c'est encore plus matériel, en allemand, n'est-ce pas?).

Il est cependant frappant que lorsque tu penses avoir atteint le « point le plus élevé de la théorie freudienne de l'inconscient», tu fasses le pas qui te fait basculer dans la théorie lacanienne de l'inconscient. Freud, comme la métaphore du parc de Yellowstone le dit bien, n'a jamais prétendu que le fantasme pouvait s'étendre à la « réalité psychique», en général. Dans ses descriptions cliniques (le texte On bat un enfant en est le meilleur exemple), il se plaît à souligner le caractère excentré, extrinsèque de telles formations qui, se raccrochant toujours à des choses dites, (entendues) (contrairement au rêve qui se rattache à des choses vues et au symptôme qui est ancré dans l'éprouvé sexuellement: cette catégorisation précieuse et non reprise systématiquement se trouve dans une lettre à Fliess), sont donc des mixtes d'inconscient et de préconscient (langagier).

Ainsi, parler du phantasme comme métaphore de l'Inconscient, c'est admettre implicitement le concept lacanien de la réalité psychique de cet inconscient, puisque ce par rapport à quoi se déplace le concept freudien de fantasme, pourtant explicitement rattaché à l'entendu dans sa différence d'avec le rêve ou le symptôme, c'est le concept lacanien de l'inconscient structuré comme un langage. D'où la formule très spinoziste que Lacan invoque parfois: la réalité, c'est le fantasme. Il faudrait préciser: la réalité du oui-dire, à laquelle ta lettre m'avoue que ton texte se tient, ce qui fait tout son intérêt justement.

Alors, l'ai-je lue?

De ton ami,

J. Nassif

Paris, le 10 juillet 1976.

SEDUCERE

Exposé fait le 25 mars 1996, à Fontrevaud, au cours de la réunion du groupe régional
«Salembarde »

Par D.Grimault

Aujourd'hui, je me propose d'aborder des préoccupations qui sont anciennes, mais qui font retour. Ces questions tournent autour du thème de la séduction. Certes on peut parler de ce sujet en partant de l'origine du traumatisme, comme le fit Freud à ses débuts. On peut aussi s'intéresser au couple que constituent le séducteur et la personne séduite. On peut enfin se demander quelle place pourrait encore occuper aujourd'hui la séduction dans notre pratique. Bien évidemment, il ne suffit pas de dire que la psychanalyse n'est pas une entreprise de séduction généralisée, c'est dire une pure canaillerie, pour évacuer par là même la question. L'étymologie du mot est pleine d'enseignement. Le verbe latin seducere signifie: emmener à part, à l'écart. Cette étymologie que l'on pourrait dire topique, est sans connotation morale. La référence qui nous est plus familière, celle qui associe séduire autant à séparer qu'à détourner du bien, à faire tomber dans une faute, à corrompre, a une forte connotation morale. Elle est sans doute d'apparition plus tardive. Son origine, remonte au latin ecclésiastique. Pour commencer, je voudrais résumer la théorie de la séduction chez Freud, depuis le début de ses recherches jusqu'à la lettre de 1897 dans laquelle il annonce à Fliess l'abandon de sa «neurotica». Ensuite, je ferai mention de la relance par Ferenczi de ce travail sur la séduction. Les enjeux de cette controverse sont d'ailleurs toujours actuels.

Dans la théorie de la séduction, telle que Freud l'élabore, le traumatisme se produit en deux temps séparés par la puberté. Le premier temps est celui de la séduction. Le sujet subit un événement sexuel dont il dit qu'il ne peut pas saisir la véritable dimension. Il est encore incapable d'émotions sexuelles. La scène n'est pas marquée par le refoulement. Dans un deuxième temps, un nouveau fait, qui n'a pas obligatoirement une connotation sexuelle, vient, par des liens associatifs, évoquer le premier événement. Le souvenir, remarque Freud, produit alors un effet plus important que l'événement lui-même. Le souvenir qui a ainsi généré un excès d'excitation endogène est alors refoulé. La séduction passive ainsi que la notion d'après-coup vont servir à Freud pour élaborer la théorie du refoulement.

Tous les pères n'étant pas des pervers, Freud en viendra à mettre en doute la réalité des scènes de séduction. Le voilà donc conduit à renoncer à sa théorie. En 1897, il écrit à Fliess: « Je ne crois plus à ma neurotica». La réalité que découvre Freud se situe sur une autre scène. La séduction n'y est, le plus souvent, que le produit de constructions fantasmatiques.

L'abandon de la «neurotica» ouvre la voie aux théories de la sexualité infantile et marque un tournant dans l'histoire de la psychanalyse. Si le traumatisme qu'invoque l'hystérique pour expliquer ses symptômes est fictif, alors il faut prendre en compte une autre réalité. Celle-ci caractérise la vie psychique et s'exprime dans les fantasmes.

De cette période inaugurale, Freud va garder quelques idées-forces. Le refoulement ne peut s'entendre que si l'on fait intervenir les deux temps de la théorie du traumatisme, d'où la

notion d'après coup. Ce n'est pas l'événement en lui-même qui est traumatisant mais son souvenir lorsque, dans un deuxième temps, il est violemment réactivé.

Freud ne renoncera jamais à l'idée que la réalité psychique doit bien trouver son ancrage dans quelque élément de la réalité commune. Ainsi, il rappelle que les soins corporels donnés aux nourrissons par leurs mères, constituent parfois une véritable scène de séduction sexuelle.

Freud cherche toujours à savoir ce qui, dans la réalité, a pu servir de base à l'élaboration d'un fantasme.

Ferenczi reprendra la question de la séduction dans un article paru en 1932 et intitulé « La passion de l'adulte et son influence sur le caractère et le développement sexuel de l'enfant ».

Il y oppose le « langage de la tendresse », caractéristique de la période enfantine, au « langage adulte de la passion » qui fait intervenir amour, haine et culpabilité. Selon sa théorie, il y a bien dans l'enfance une expérience traumatisante. Celle-ci consiste en l'effraction, pratiquée dans le langage de la tendresse enfantine, par le langage de la passion adulte. Ferenczi tire cette conception d'une séparation entre deux langages, de son expérience particulière du transfert, ainsi que de sa méthode active. Il réintroduit de ce fait la notion de traumatisme psychique infantile.

Freud raillera la technique active en l'appelant technique du baiser. Il s'opposera à Ferenczi à propos du maniement du transfert. Freud ne conçoit le transfert qu'en y occupant une position paternelle. Pour peu qu'une personne lui attribue une fonction maternante, il a vite fait, comme ce fut le cas pour la jeune homosexuelle, de l'adresser à une collègue, à une femme. Ferenczi soutient des positions différentes. Supporter des transferts maternels est bien souvent nécessaire au parcours dans la structure, tel que peut le proposer une cure.

De nos jours encore, rien n'est vraiment résolu et on voit bien le danger d'un renouveau de la théorie de la séduction. Il s'agirait de réactualiser la notion pré-freudienne d'une innocence sexuelle de l'enfance. Ce serait ce paradis enfantin que viendrait pervertir l'adulte. Freud, dès lors qu'il explore le monde de la sexualité infantile, se refuse à une telle conception. Il ne peut supposer l'existence d'un monde de l'enfance, antérieur à celui de l'adulte, situé avant que ne se produise l'effraction du langage des passions.

Il y a quelques mois, j'ai eu l'occasion de voir la cathédrale de Strasbourg. J'ai gardé en mémoire le souvenir du portail droit. Il représente la parabole des vierges sages et des vierges folles. A gauche, se tient le séducteur. L'homme porte beau, a une belle prestance, est d'allure engageante. D'une main, il tend une pomme à la plus aventureuse des vierges folles. Celle-ci commence à dégrafer sa robe. Les vierges folles n'attendent plus le maître, elles ont renversé leurs lampes et sont prêtes à tomber dans le péché. Dans le dos du séducteur, d'horribles animaux, des crapauds, symbolisent le vice. A droite, les vierges sages ont gardé leurs lampes allumées, elles reçoivent l'époux divin. Je dois dire qu'en regardant ce portail bien connu, mon attention fut surtout retenue par le couple que constitue, d'une part, le séducteur qui tend une pomme et, d'autre part, la première des vierges folles. J'avais un peu occulté les vierges sages et les crapauds.

Bien sûr, cette représentation est moralisante. Elle est une illustration du terme « seducere », utilisé selon sa référence au latin ecclésiastique. Mais, à y regarder de plus près, nous ne pouvons que rester dubitatif devant cette partition. Les vierges sages, pures, toutes dans l'innocence et la tendresse, sont à dextra. Celles déjà dans la corruption et le vice, entendons dans l'érotisme et la sexualité, sont à sinistra. Cette séparation des tendances entre la dextra et la sinistra, rappelle les questions déjà évoquées par Ferenczi. Elle illustre l'hypothèse d'un monde de tendresse et d'innocence distinct de celui marqué par le sexuel. Le trauma, dit

Ferenczi, c'est l'intrusion du langage des passions adultes dans le langage de la tendresse propre à l'enfance. J'ai lu ce portail comme une mise en scène, dans sa dimension moralisante, de ce fantasme pré-freudien d'un temps inaugural, celui de la partition des tendances.

Cette parabole est construite à partir de la mise en jeu de plusieurs couples: Pas de vierges sages sans époux divin, pas de vierges sages sans vierges folles, pas de vierges folles sans séducteur, pas de séducteur sans qu'il ne soit d'un côté porteur de la pomme et de l'autre flanqué des crapauds. Il y a une statue dans chaque niche. Ce système de complémentarité est tel qu'il ne laisse aucune place au manque.

Je voudrais maintenant revenir sur ce couple que constituent le séducteur et la personne séduite. Je ferai pour cela un court détour par le film *Underground*. Celui-ci met en scène l'un des dignitaires de ce régime socialiste et corrompu, qui abuse de façon éhontée du peuple vivant sous terre dans l'attente de la libération. Ce personnage, qui jouit sans mesure, se révèle être un pervers sexuel fétichiste. Son amie et complice lui dit un jour: « vous mentez mon ami, vous mentez, mais vous mentez si bien... ». On peut ainsi se demander, dans ce couple, qui abuse de l'autre. Finalement, si l'un des protagonistes est abusé, il se pourrait bien que ce ne soit que par lui-même. Voilà de quoi nous faire comprendre que cette partition entre le personnage du séducteur et celui de la personne séduite, n'est somme toute qu'un artifice.

Après ces remarques préalables, j'en viens à aborder la question de la séduction, telle qu'elle peut se présenter dans notre pratique. Je le ferai à partir d'une vignette clinique qui concerne une rencontre avec une adolescente. Ce n'est sans doute pas un hasard si justement j'ai choisi cette vignette dans ce contexte. Pour ma part, je n'ai jamais bien su au juste ce qu'était l'adolescence. J'ai pourtant une petite boussole. Aux petites personnes, je dis «tu». Aux grandes personnes, je dis «vous». Pour les adolescents, j'hésite entre le tutoiement et le vouvoiement. Il me semble que c'est par rapport à leur génitalité, au moins potentielle, que je me détermine pour les tutoyer ou les vouvoyer. Il s'agit en tout cas d'une supposition de ma part, d'un jugement d'attribution, et non pas d'un jugement d'existence.

Il me faut encore donner une dernière précision. J'ai toujours pensé que la frontière qui est mise entre, d'une part l'espace du privé et d'autre part, l'espace de la scène analytique relevait souvent de la fiction. Il s'agit plutôt d'une défense, d'une protection construite par l'analyste, voire parfois d'une résistance de sa part.

La vignette dont je vais faire part est une histoire assez banale. Elle s'est réglée en quelques séances. Il s'agit d'une adolescente qui est venue me voir à l'occasion d'un échec scolaire. Ses difficultés étaient en fait sous-tendues par un conflit avec ses parents et surtout avec sa mère. Les sorties du soir étaient l'objet du litige. Dans ses relations avec ses parents, cette jeune fille faisait peu appel à son père qu'elle décrivait comme un homme assez effacé.

Quelques séances ont suffi pour que cette jeune fille puisse s'adresser à son père comme étant le régulateur de l'économie familiale, garant de la bonne marche de la maison. Les conflits familiaux se sont apaisés et elle a pu investir de nouveau la scolarité.

Dès le premier entretien, je me suis trouvé dans l'embarras. Son nom ne me disait rien. J'étais persuadé de ne l'avoir jamais reçue et de n'avoir jamais accueilli aucun membre de sa famille. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de penser que je la connaissais déjà. Plus exactement, il me semblait reconnaître quelque chose d'indéfinissable dans son expression, sa mimique, son phrasé. C'est à la fin du premier entretien, sur le pas de la porte, que j'ai eu la réponse à mon interrogation. Sur le visage de cette jeune fille, je reconnus sans hésitation,

le sourire de sa mère. De fait, il me revint alors en mémoire que je l'avais connue, il y a bien longtemps, quand elle travaillait à l'hôpital. Il y quelques années aussi, je l'avais croisée dans une de ces réunions que l'on dit mondaines.

Cette jeune fille était sans doute venue me voir sur les conseils de sa mère. Ses propos étaient alors sous transfert, sous transfert maternel. Durant les quelques entretiens qui suivirent, le fait que j'avais connu sa mère ne fut abordé ni par elle ni par moi-même. Je fus, durant ces entretiens, d'une grande vigilance à mon propre égard. En d'autres temps, sans y prendre trop garde, avais-je séduit la mère? C'était probable. Alors, surtout, que je n'aille pas séduire la fille!

Cette vigilance a nécessité une certaine mobilisation d'énergie. Le travail que je pouvais faire et qui était attendu de moi s'en était trouvé rendu plus délicat. Je veux parler ici de l'intérêt exclusif pour l'énigme que constituent les symptômes d'un sujet.

Entre théorie et pratique, intérieur et extérieur de l'espace analytique, voilà comment se déploie la question de la séduction. L'interrogation se déplace, elle porte d'abord sur la «neurotica», puis sur le transfert, et enfin sur le contre-transfert. Elle éclaire ce qui fait obstacle à l'analyse. Plus précisément, le questionnement se porte sur ce qui, chez l'analyste, pourrait faire résistance.

Le système duel oppose au séducteur la personne séduite, à la réalité le fantasme, au transfert le contre transfert. Il s'agit d'une certaine conception de la complémentarité. Pour sortir d'une telle impasse, il convient d'aborder autrement le problème que pose la séduction. Pour cela, il est nécessaire de s'interroger sur le désir de l'analyste et non plus sur son contre transfert.

Le problème essentiel ne porte pas sur la réalité des faits ni sur une supposée partition des rôles dans le couple séducteur/séduit. Le point central est bien le désir de l'analyste, simplement parce que c'est le levier de la cure. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de questionner le désir de l'analyste, plus que son contre-transfert. Un tel désir serait orienté vers l'énigme que constitue le symptôme c'est-à-dire, vers le nouage des chaînes signifiantes du sujet. La «persona» ne serait prise que pour ce qu'elle est, soit le masque du sujet, lorsqu'il monte sur la scène du monde.

Un tel désir, orienté vers l'amour de l'énigme signifiante est-il pensable? C'est ce que soutient Lacan avec des formules telles que celles de «pur désir» ou de «désir averti». C'est aussi ce à quoi conduit une analyse, version Lacan toujours. Mais nul ne peut prétendre que le plomb ne se mélange pas à l'or pur. La question de la séduction ne peut être ni évacuée ni résolue aisément.

Mars 1996

Didier Grimault

ECOUTER

Janine

de La Robertie

– Est-ce que vous écoutez ?...

– Oui, mais est-ce que vous m'écoutez ?...

« Maintenant, nous allons donc savoir ce que l'analyste entreprend avec le patient à qui le médecin n'a pu être d'aucun recours. Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils parlent ensemble. » Freud, L'analyse profane

Il n'y a sans doute pas beaucoup de disciplines et d'activités intellectuelles que leur nature même expose aussi directement à la tentation constante de ce que Pascal appelle « le désir de domination et hors de son ordre » que la fonction d'écouter-psychanalyste, psychothérapeute.

On cherche un type de reconnaissance, on tend vers un certain modèle, une sorte d'idéal. On ne sait pas trop ce que l'on fait, puisqu'on ne fait rien tout en faisant ; mais quoi ?

NNN

Écouter, c'est un problème de voix et d'oreille, arrêtons-nous quelques secondes....

La voix ou mise en jeu de la voix, c'est-à-dire de la pulsion invocante.

Si nous nous arrêtons à lire Pulsions et destins des pulsions (Freud), nous trouvons que la pulsion a un but, qu'elle exige satisfaction et qu'elle existe dans la sublimation inhibée quant au but sexuel.

C'est donc une force constante, une tension.

La voix est le déchet sonore d'un trajet pulsionnel.

Le 24 novembre 1975, à Yale, Lacan répond à une question concernant l'auto-analyse : « L'auto-analyse de Freud était une cure écrite et je crois que c'est pour ça que ça a raté. Ecrire est différent de parler. Lire est différent d'entendre, la cure écrite je n'y crois pas. »

La psychanalyse c'est en parlant que cela se transmet, on dirait que cela s'enseigne.

Parler c'est se faire entendre avec le risque de l'équivoque, la pluralité de sens favorisant le passage de l'inconscient dans le discours, dans le discordant.

L'écrit sert à lever certaines des équivoques du parler – donc de l'écouter.

Quand on parle l'émotion affleure – on s'en défend ou on la laisse venir.

Quand on écoute, comment fait-on avec cette émotion, tout à fait étrangère ou si proche ?

Quand on parle on ne peut effacer – on ne peut reprendre.

On abandonne – on s'abandonne – à une altérité, radicale, inconnue.

C'est dans les marges de la pensée logique, rationnelle que Freud a su que le désir du sujet se manifestait à travers lapsus, symptômes, actes manqués, rêves, mots d'esprit. La parole véhicule un sens qui n'est pas dans l'intention consciente de celui qui parle, c'est là que l'invention de la psychanalyse réside. Une autre logique procède.

Protagoras (312 c) : « Tu ne sais pas à qui tu confies ton âme ni si c'est pour ton bien ou ton mal. »

Écouter c'est être en quête de savoir, d'avoir une connaissance juste ; et d'une certaine façon on sait, on sent quand un autre vous écoute ou ne vous écoute pas – quand on est écouté – quand un « autre » écoute.

Cette écoute est d'ailleurs inadmissible pour un paranoïaque qui ne supporte pas que quelqu'un lise les signes dont il ignore le sens et dont il sait qu'ils sont révélateurs de lui, de sa face « oubliée », « niée », c'est-à-dire en lien avec l'inconscient.

L'écoute est passionnante pour l'hystérique jusqu'à ce qu'il réalise qu'il n'y a point de maître en cet autre qui écoute.

L'obsessionnel de l'écoute fait une épargne, une accumulation de faits, d'anecdotes qui remplissent le lien.

Ainsi, à partir de l'écouté et de l'écoutant se pose la question :

De quelle place parle-t-on ?

De quelle place écoute-t-on ?

Il y a de l'écoute quand il y a affirmation d'un droit à la liberté de l'esprit et à la nécessité de l'altérité. C'est pourquoi on ne peut parler ni entendre là où il y a censure, parole totalitaire. Seule la Démocratie permet l'écoute.

Il faut toujours se méfier de « l'hypertrophie de la faculté logique » (Nietzsche) qui ne permet ni parole ni écoute.

NNN

« Pour notre bien, chaos et couleur j'entends », ainsi s'exprime Marcia Soutwich, poète sino-américain.

Entendre le chaos, seule l'expérience l'apprend, c'est être attentif à ce qui est porté à travers la parole d'énigmatique.

L'énigmatique, qu'est-ce ? sinon cette part barbare, folle, étrangère, inconnue qui œuvre à visage masqué, qui marche à pas de loups, c'est-à-dire de nuit, dans l'ombre. La plupart du temps nous sommes capables de dire ce que nous avons entendu – mais qu'est-ce, sinon un bruit conforme ?

Que faisons-nous de l'homophonie, de l'équivoque, de la rupture d'écoute un instant, de l'envahissement en soi d'une syllabe, d'une émotion – un nuage qui passe suffisant pour ombrer donc déplacer les perspectives ?

Quand nous parlons de nos écoutes, de quoi parlons-nous ?

Du contenu ?

De la voix ?

Notre oreille là-dedans ?

On écoute à partir de nos oreilles, petits coquillages, creux, vides.

On écoute à partir d'une fracture, et non à partir d'un plein, c'est-à-dire rails, certitudes, croyances diverses, etc...

Les oreilles ne peuvent se boucher volontairement par elles-mêmes, il faut mettre quelque chose pour les empêcher d'entendre.

Quand on n'entend plus, il faut déboucher, retirer ce qui obstrue, ce qui empêche le son de la voix de l'autre de parvenir à soi.

Écouter peut amener une résistance à entendre qui s'explique par le refus d'un lâcher prise, autrement dit par le refus d'une castration, par le refus d'un temps de mort ; un collage se produit qui renvoie à un temps antérieur redevenu présent.

Dès 1891, ébauchant une théorie de l'appareil du langage, Freud écrit une Conception de l'aphasie où il formule les liens associatifs du cortex, prenant ainsi ses distances avec l'hypnose. A ce moment-là, Freud pose la psychanalyse comme s'arrachant à l'objectif, au regard, à l'observation. Il la place, par la parole, au niveau du sujet. Freud cherchera à déplacer la fonction visuelle pour l'utiliser sur la scène interne en recourant à certaines déconnexions. L'hystérique a déplacé la scène.

Vers 1898, Freud a trouvé un moyen de maintenir à l'écart l'échange des perceptions visuelles pour éviter que, dans son évidence, la fonction du regard barre l'écoute.

L'affaire de la cocaïne, par exemple, fut un avertissement pour Freud. Délaissant microscope et applications de cette substance magique, le chercheur abandonnera les appareils pour découvrir « l'appareil psychique ».

La psychanalyse naît de la physique et de la métaphysique. Ce qui encombre c'est son outil lui-même : le transfert.

C'est-à-dire que Freud utilise Fechner, son principe de constance, pour expliquer le principe de plaisir, et se trouve à la fois bien encombré par les propos amoureux de ses patientes. Nous abordons donc là un point essentiel. Si nous nous en tenons à l'esprit scientifique, nous savons qu'il ressemble à s'y méprendre à une névrose obsessionnelle : la finalité d'intentions est déviée sans que ceux qui parlent ou écoutent en prennent conscience. Nous sommes saisis par le souhait de prouver, de justifier tout ce que nous avançons ; dès lors, nous risquons d'être des obsédés du diagnostic, de la publication, de la spéculation intellectuelle.

Il faut des années de psychanalyse pour savoir où s'origine son propre transfert : mesurer une fatigue, repérer une nostalgie, entendre une tristesse n'est pas toujours chose aisée. C'est pourtant là, dans ce symptôme singulier, que s'ouvre la brèche par où le sujet pourra se reconnaître et s'accepter.

Reconnaître le discours du maître dont l'enjeu est de produire pour dominer.

Dieu dit : Il n'y a pas de méthode pour écouter.

Écouter c'est signifier à un autre que je n'en sais pas grand-chose, que cela interroge en moi le rapport à ce que l'on appelle savoir.

Se reconnaître dans sa quête d'amour. Or, écouter c'est entrer dans l'exil. Rien n'est plus mobile qu'une parole. Impossibilité d'avoir le dernier mot ; il n'y a pas de dernier mot, et cela est à accepter, à reconnaître en soi : vouloir avoir le dernier mot, à défaut d'avoir eu le premier mot... Tentation d'être comme des dieux...

On en sait moins que celui qui parle – qui parle sans le vouloir : rêves, lapsus, symptômes, etc... comme une parole qui s'énoncerait sans mots, les mots disant tout autre chose.

Car ce qui empêche d'écouter c'est la pétrification dogmatisante de l'appareil conceptuel psychanalytique.

C'est aussi de croire en la toute-puissance, en l'omnipotence d'un discours supposé vrai.

Écouter suppose donc la reconnaissance de la finitude, de la mort, mais aussi que la vérité et la sincérité ne sont pas similaires. « Je vous écoute » n'équivaut pas à : « Je vous crois ».

Écouter c'est aussi accepter d'être surpris – de ne pas savoir d'avance ce qui va se dire.

L'écoute n'a pas de méthode.

Elle n'est possible que basée sur du silence. Un silence qui subvertit toute technique d'écoute. Le patient se croit ignorant de son histoire, il ne sait que les anecdotes qu'il rationalise, qu'il érotise, pour justifier ses symptômes dont il veut se débarrasser.

Mais que peut-il accepter de mettre en place ?

Acceptera-t-il que l'écoute le surprenne et lui fasse découvrir son savoir – car, là aussi, chez celui qui veut être écouté il y a surprise de s'entendre un jour à son insu.

Écouter : rendre au patient sa parole et par là, lui permettre de resituer son symptôme, moyen inadapté pour retrouver l'événement où le chaos pour lui s'est instauré – retrouver cet événement qui ne se découvre que par une trace incluse dans la répétition inlassable.

Cela va permettre à cet homme de découvrir son histoire singulière dont seule l'écoute fait entendre le refoulement.

C'est ainsi que tout un chacun est renvoyé à la psychanalyse qui, par le truchement de l'hystérique Anna O., se distingue radicalement de la pratique médicale. Il n'y a pas d'articulation possible entre elles ; car d'un côté, il y a un malade qui, par son discours, permet au médecin de le soigner, entrant dans la catégorie des cas ; alors que l'écoute dont je parle est née d'une passion, d'un désir irrésistible pour le langage d'un autre qui vient et s'adresse à un autre susceptible d'être celui qui soutient l'écoute, et non le regard. Le regard

appuie la décision médicale qui parle d'exactitudes, alors que la psychanalyse pointe la vérité enclose dans le symptôme.

Écouter c'est repérer les « cristaux » créés par les associations qui organisent ces structures que sont les fantasmes ; Ils surgissent de l'entendu par le tout-petit, réutilisés qu'ils sont dans un chevauchement chronologique où se piège la vie humaine.

NNN

Les dangers de la psychanalyse sont réels :

- faire des singularités une loi universelle, c'est-à-dire exclure les singularités et proposer un chemin totalitaire ;

- se cacher frileusement ou se masquer en plus ou moins « rigide ».

La question sera : comment sauvegarder l'appartenance à un même groupe (humain), et poser sa différence sans la cacher, ni l'annuler.

La coopération peut-elle prendre le pas sur la rivalité ? Nous percevons que la psychanalyse, la parole, l'écoute sont actes politiques nécessairement insérés dans une existence sociale, culturelle.

- S'autoriser à parler d'une parole qui énonce ce qui est en train de s'effectuer entraîne de se détourner du passé.

La liberté éloigne des dogmes établis ;

La liberté fait oser prendre des initiatives singulières, indispensables à la poursuite de la cure.

- La parole en psychanalyse est verbalisation des pulsions et des affects constituants. C'est une décision en jeu qui par l'association libre a le privilège de donner à l'existence forme nouvelle. Pas de différence entre invention et parole libre, d'où l'angoisse du non-sens, du jamais, du jamais entendu.

NNN

Inventer c'est courir le risque de s'égarer.

Et comment entendre ce qui n'est que chaos ? Or, qui n'ose écouter la parole de l'autre aura besoin :

- de certitudes,

- de conformités,

il sera dans le malentendu et ne supportera que les compromissions.

La parole entraîne :

- le doute à répétition,

- l'interrogation permanente et

- une solitude nécessaire et dangereuse.

Cette solitude est nécessaire à l'invention.

Les processus de l'invention sont semblables à ceux qui structurent un humain. La proximité de la science et de la psychanalyse sont indéniables, mais la psychanalyse se caractérise par le fait de ne jamais quitter le temps de l'origine des débuts – l'errance prend fin du fait de la nomination.

NNN

La psychanalyse est l'excellent moyen de devenir chercheur de cette parole qui fait un être humain.

Tout en sachant pertinemment que le langage est privilège de l'homme mais ne sera jamais sa propriété.

NNN

Écouter l'inconscient – lui qui ne peut être soumis à l'épreuve de réalité. Alors, comment « l'entendre ?

Sinon à travers le reste inconscient du vécu infantile, lié fondamentalement à la sexualité, à ses manifestations culturelles.

Écouter le débordement des messages reçus par l'enfant, constater qu'il ne sait que les recevoir, car il ne peut rien en faire d'autre que du trouble pulsionnel, qu'il absorbe, tient refoulé en lui, au plus secret de lui et en même temps à fleur de peau, le laissant émerger dans les cauchemars, les phobies.

Pour en faire des rêves, et non plus des cauchemars, l'enfant devra rencontrer celui qui permet que surgisse ou ressurgisse l'étonnement de l'existence, l'étonnement de l'écoute.

« La possibilité de la liberté ne consiste pas à pouvoir choisir le bien ou le mal. La possibilité consiste à pouvoir » (Kierkegaard)

Celui qui écoute sait-il ce qui est bien pour l'autre ?

Que cherche l'homme ? A trancher du bien, du mal, du bonheur ou du malheur ? Ou à « pouvoir » ?

Ce travail de déchiffrement, de quête est vraiment la seule motivation qui tienne l'homme au-delà de la tentation, du désespoir. Recherche de vérités qui ne sont que multiples, passagères, remplies de mensonges.

Aussi, pourquoi chercher un but, quand on écoute ? Serait-ce parce qu'on refuse d'être déconcerté ? Et de voir que là, quelque chose de sa propre vérité est en jeu ?

Accepter d'en être là et de ne pas se voir ailleurs.

Cela entraîne à mettre toute affirmation théorique à la question.

Écouter parce que la passion de l'incroyance anime le psychanalyste – non une incroyance dogmatique, mais ce qui permet de démonter toute compréhension anticipée.

« Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou » (Nietzsche).

Pour devenir sujet de sa propre histoire, il faut rompre la dépendance réciproque qui peut aller jusqu'au besoin de la vie, donc de la mort de l'autre.

Impossible de savoir, en commençant à parler, à écouter, quel sera le degré d'implication dans l'écoute ; et c'est là que tout peut arriver : dans cet impossible à déterminer d'avance – à prévoir.

L'efficace de l'écoute suppose l'échec de la maîtrise et de toute tentative pour surimposer une grille d'écoute.

L'incertitude est le jeu, le seul possible ; sinon, il n'y aura ni nouveauté ni invention.

L'indécidable permet qu'une écoute soit et/ou devienne fructueuse.

Mon écoute me met-elle en position

– d'être le jouet de l'autre ?

– de devenir l'automate de l'autre ?

– de manipuler l'autre ?

Si oui, l'échec est la seule issue.

L'écoute va-t-elle me rendre et le rendre plus vivant, plus distinct, plus différent, plus libre ?

Parler suppose des intentions, un but, communiquer des informations, éviter d'en transmettre.

Or la psychanalyse découvre, par la règle fondamentale, un tout autre visage au langage :

parler sans intention, indépendamment d'une organisation volontaire, consciente. Parole qui

va s'ouvrir vers d'autres sens non prévus, qui aura d'autres visées peut-être et qui va

sûrement faire entendre d'autres images de soi, différentes de celles que l'on voulait donner

ou se donner.

Écouter ne suggère rien d'autre qu'une attente (confiante ?) présente. C'est cette attente qui ouvre un espace de possibles.

Écouter ne serait peut-être qu'une relation d'attente qui, comme telle, entraîne toute une série de conséquences.

Pour l'écouter, cette indétermination de l'attente peut être considérée comme une violence, une effraction mettant fin à des projets. Cela peut provoquer chaos et désordre.

C'est une provocation à l'altérité à la distinction.

La relativisation et la partialité, conséquences de cette forme d'ouverture à de l'Autre, met en échec le rêve de toute-puissance qui se niche toujours au cœur des relations thérapeutiques – guérir, soigner, faire le bonheur de l'autre, quelle puissance !!

Écouter est la manifestation de la passion de l'altérité.

Retrouvant le passé, l'humain peut reconnaître qu'il a un avenir, un à-venir.

Pour le psychanalyste il ne s'agit pas d'altruisme mais de la condition nécessaire pour qu'il y ait de l'autre.

Cela s'enracine dans le doute, impensable par ailleurs, sur de sa propre identité et sur sa différence.

Pourquoi est-ce si difficile, si douloureux, pourquoi tant de résistances à parler, à écouter ?

De peur que la parole ne révèle qu'on est :

- voleur,
- violeur,
- tueur.

Les trois faces que l'on se refuse : Vol – Sexe – Mort

On se veut honnête, pur et immortel. Dès le langage, on s'est emparé des désirs et des mots des autres pour faire son chemin, oubliant en chemin son origine, son histoire.

Écouter quelqu'un c'est, quels que soient son état, sa stupeur, son figé, son émiettement, sa douleur, le reconnaître humain avec un avenir.

C'est être témoin d'une histoire oubliée.

Mais aussi faire le pari de pouvoir repasser par les zones d'identifications douloureuses, humiliantes, de l'enfance.

Écouter c'est faire en sorte que le glacis de l'ordre établi, des idées reçues, des relations figées, des pensées mortes, des répétitions se disloque.

Porte ouverte vers la folie, mais également possibilité de recouvrer sa dignité.

Nous nous sommes installés dans le savoir analytique comme dans une évidence. Les mots utilisés dans la psychanalyse sont-ils légitimes ? Nous nous gardons de nous interroger sur les fondements de notre savoir.

Evidence que l'inconscient ? Les évidences interdisent l'étonnement et la critique.

Or prendre une attitude critique à l'égard des textes théoriques, rompre avec la mentalité de suiveur ou de disciple, ne rien se donner pour acquis, c'est établir un espace pour entendre sa propre histoire. Car accepter l'inconscient, c'est retirer toute certitude, ce qui fait vaciller tout savoir analytique.

La théorie analytique serait à considérer comme une formation de compromis, car l'inconscient, si on l'accepte, ébrèche rigueur, logique, raison.

Freud a ébranlé les certitudes, ce n'est pas pour que nous retournions à des croyances !

Pari insensé de tout faire pour dénouer les liens, ce qui amène à reconnaître son humanité, le rapport aux autres et au monde. Tant que les symptômes voilent l'horreur, l'horreur reste à

l'œuvre et entretient les symptômes, mais il est vrai que l'horreur fait également partie de l'humaine condition.

C'est ce refus de se voiler la face qui fonde la liberté, celle qui permet le respect de l'autre. L'écoute est un acte solitaire qui, seul, permet de se situer comme sujet.

Richard Feynman (Prix Nobel de Physique) écrit : « ce qui caractérise les vrais savants c'est que, peu importe ce qu'ils font, ils ne sont pas sûrs d'eux-mêmes comme la plupart des autres hommes. Ils réussissent à vivre avec le doute. Ils sont capables de penser peut-être. Ils agissent en sachant fort bien que c'est seulement peut-être ».

L'humaine condition est là : doute et incertitude, seuls moyens pour vivre, travailler, poursuivre.

Pourquoi se tait-il, cet homme ? N'est-ce pas qu'il sent qu'il va perdre sa souffrance et perdre par là même son identité, sa seule forme de richesse, sa seule singularité.

Parler, écouter portent en eux l'ambiguïté de toute relation :

- amour/haine,
- rejet par absorption,
- pénétration à force d'exclusion.

Nous sommes incapables de nous passer de la souffrance, c'est-à-dire de nous séparer de cet autre qui persécute car il est en même temps celui qui pose dans l'existence ; or, la psychanalyse fait passer au second plan l'idéologie de la science, de la croyance parce qu'elle découvre en chacun : persécuteur/persécuté, cannibale et objet trituré, bourreau et victime. Tout cet amalgame se donne en représentation, sous des masques. Renoncer à courir après la reconnaissance et toute forme de narcissisme déplace, et chacun a la possibilité de provoquer ces modifications – douloureuses, il est vrai –, de renoncer à ces mascarades, au moins de plus en plus souvent mais jamais définitivement. On touche là à la transmission de la psychanalyse.

Ceci est une autre histoire....

La cure s'appuie sur le passé pour aller vers le futur. Ce point désigne la possibilité de la liberté.

On va du passé au futur par la décision, c'est-à-dire en abandonnant l'infantile qui est rêve de tout garder en choisissant ceci et cela ou de laisser de côté ce qui est gênant.

La sortie de l'infantile supporte la tolérance d'une perte.

C'est cette perte qui est au cœur de toute décision.

Le Passé est : ce qui s'impose, ce qui est subi, produit ;

L'à-venir est : ce qui peut advenir, ce qui peut être.

Malgré la répétition, ce trauma offre une forme de relation aux autres, au monde à laquelle le sujet a été contraint par son entourage : modèle intériorisé.

Au cœur de l'analyse il y a la capacité de se décider. Pour reprendre son histoire à son compte : le pouvoir de reconnaître son destin comme sien.

Écouter c'est permettre à celui qui tente de se dire, d'accueillir le symptôme comme un don.

Ce symptôme qui est résistance, insistance, encombrante et inhibitrice, élément qui souffre d'isolation, facteur de persécution, enkystement d'une partie de la psyché, implique une attitude passive.

L'écoute le transforme en attitude active.

La psychanalyse doit produire une transformation, donc elle doit avoir une efficacité. Elle n'est pas celle que l'on croit. Il n'y a rien à croire : pouvoir s'approprier une place que l'on ne savait pas être la sienne et que l'on occupait comme un automate incapable de réflexion.

Mais le champ de la parole est champ de l'ambiguïté. L'écoute est donc le lieu où cette ambiguïté se déploie. C'est là l'origine d'une liberté précieuse dans le rapport à la parole. L'homme n'y est pas prisonnier de son discours réduit à l'univoque d'une parole efficace comme toute parole magique, religieuse, scientifique, technique qui ne supporte pas la polysémie. Elle est alors jeu et risque.

La découverte de l'Altérité comme telle a ceci d'essentiel qu'elle pose l'absence, l'impossibilité de communication. L'Autre on ne le connaît pas, mais on reconnaît son existence. C'est avec ce que l'on entend qu'on écoute, et non avec ce que l'on sait.

La sonorité, la parole vocale introduit ce moment de vacillement où le discours change entre la position ancienne et la nouvelle position.

La logique de l'inconscient s'accommode mal de simplifications. Pour l'inconscient seule compte la réalité psychique, c'est-à-dire la réalité des désirs inconscients et non la réalité matérielle.

Le réalisme s'avère faux. Comment à partir du faux, être en recherche ? Comment assurer une descente aux enfers qui ne se choisit pas et dont on n'est jamais assuré de sortir ?

Pourtant, comment entendre, si l'on n'a pas été jusqu'à ce point où les mots sont absents, où le chaos règne, où les peurs règnent...

Écouter n'est pas se laisser envahir, submerger. Il y a une position thérapeutique et une seule qui s'appelle : « diriger une cure ». Lacan, dans ses *Ecrits*, en parle.

Pour entendre, il faut accepter qu'il y ait de l'autre.

« J'entends des voix. » Ces voix viennent d'une involution de sa propre voix qui se retourne en s'inversant, pour faire faire des choses que consciemment le patient n'oserait même pas imaginer.

Cette hallucination révèle l'existence du désir en lui. Un délire oblige à se demander comment l'entendre.

Cela ne peut s'accomplir sans une profonde mutation qui implique un abandon des certitudes. Les croyances sont battues en brèche.

Pour cela, ne pas diriger pour faire dire ni rassurer pour faire taire – laisser dire.

Écouter et ne pas croire.

Il y aurait à se demander ce qu'on n'écoute pas, c'est-à-dire ce qui est censuré. Comment cette censure se manifeste-t-elle ? Une distraction, une fatigue, une lassitude, une émotion corporelle ou affective....

Il y a également à se demander ce qui est tabou pour soi... Qu'est-ce que je ne supporterai pas ? Puis-je réellement tout entendre ? Puis-je, dans le sens de : ai-je la capacité de tout entendre ?

« Tout » cela ne signifie pas nécessairement des ignominies, des valeurs profanées (celui qui a vécu une psychanalyse réellement de l'intérieur sait que nul n'est exempt d'horreurs). Mais puis-je entendre, supporter d'entendre jusqu'à cette zone chaotique où l'humain oscille entre l'inanimé et l'animé, entre la matière et l'esprit qui humanise la matière. Puis-je entendre ce temps où les mots sont des balbutiements, des borborygmes, des crachats de douleurs enfouies, oubliées, refusées, où l'homme est à ce point de bascule, de vacillement ?

Abandonner l'édifice rassurant des connaissances acquises, nécessaires et non suffisantes.

Le docteur Tubiana dit : « La méthode scientifique apparaît comme la seule clé qui puisse ouvrir à l'homme cette connaissance de soi dans laquelle il ne saurait omettre ce monde dans lequel il vit ». *Le Refus du Réel*, Ed. Laffont

La seule clé ! Quelle prétention ! Une des clés oui, mais pas la seule.

Dans nos milieux, il est de bon ton de parler du Tiers... du tiers quand on écoute...

Mais qu'est-ce que c'est ? Où ça se trouve ? quand on est deux.

Evidence qui nous aveugle.

Je voudrais vous renvoyer à ce qui s'appelle « Parole ´ Ecoute » et qui a créé un passage, un frayage où se repère de l'essentiel. Les monothéistes nous enseignent ceci :

– Un Dieu – Père – Chef – Créateur

– Le Monos – l'Unique – le Tout Autre ainsi que le nomment les mystiques

Puis un Prophète ou son Fils qui va porter, donner son message, enseigner aux humains

Est-ce de la parole ?

D'une certaine façon oui, d'une autre, je dirai : non.

Seul Jean, à Patmos, a su exprimer ce qu'était la Parole : « Le Verbe s'est fait chair », c'est-à-dire que Jean a posé là dans ce prologue la position du Tiers. Il pose :

– Le Père,

– Le Fils,

– L'Esprit,

c'est-à-dire la Trinité. Il y a l'impossibilité de la confusion des places, l'impossibilité de l'adéquation des discours et la relation Père-Fils qui est une personne distincte du Père et du Fils.

Là, il y a de la Parole et de l'Ecoute de l'humain : « le verbe fait chair ».

Je voudrais terminer par quelques remarques inquiétantes sur ce qui se passe actuellement et qui nous concerne au plus près.

Avec le développement des autoroutes de l'information nous nous trouvons devant un phénomène nouveau qui crée une désorientation. Jusqu'ici, nous connaissions la perspective visuelle puis auditive (voir à distance, entendre à distance) ; actuellement sans référence aucune il s'agit de toucher à distance. Déplacer la perspective vers un domaine qui lui échappait : la télé – contact.

Il y a là une désorientation fondamentale ; un dédoublement de la réalité sensible se prépare entre le réel et le virtuel. L'avènement d'une sorte de stéréo-réalité. Une perte de repère de l'être. Etre c'est in situ et ici et maintenant. Or cela est bouleversé par l'information instantanée, mondialisée : le cyberspace.

Il y a trouble – désorientation par rapport à soi et à l'autre. Perturbation de l'altérité.

Dans cette universelle virtualisation le temps devient unique. La mondialisation et la virtualisation instaurent un temps unique, instantané – disqualification des distances – suppression des locaux, des groupes, des régions ; une contraction, une déconstruction du rapport au monde, au temps et à l'espace qui aura des répercussions sur la relation de l'homme à soi et à l'autre.

D'autre part, cette multiplicité d'informations et d'informatique provoque une asphyxie du sens, une perte de contrôle – ce qu'Einstein appelait la deuxième bombe : la bombe informatique, après l'atomique. La désintégration n'atteignant pas seulement les particules de la matière, mais des personnes. On voit déjà ce phénomène largement à l'œuvre.

Les technologies de visualisation possèdent une puissance de suggestion incomparable.

Quand on voit combien les technologies de pointe s'engagent dans le ludique... Devant ce «cyberculte» nous avons à nous interroger et à poser en contrepoint ce que la psychanalyse nous a enseigné : la singularité du sujet, la singularité de la douleur humaine, vécue, particulière, qui n'obtiendra reconnaissance que d'être entendue et cela, pour pouvoir être utilisée différemment.

« L'inconscient ne veut rien dire si ça ne veut pas dire ça, que quoi que je dise et d'où je me tiens, même si je me tiens bien, eh bien, je ne sais pas ce que je dis .»

J. Lacan (10 février 1971), D'un discours qui ne serait pas du semblant.

Mars 1996

Janine de la Robertie

L'éthique d'Alain Badiou: Une lecture

Pierre Eyguesier

Comment suis-je « tombé » sur ce livre ? C'est toujours une question qu'on devrait se poser à propos d'un rencontre avec un livre. Qui m'en a parlé ? Qui m'a refilé son intérêt ? Je n'en suis plus très sûr... Disons que je n'ai pas envie de le dire. Mais une première leçon peut être tirée concernant le mode d'entrée dans une lecture, lequel est rarement dû au hasard : une supposition est faite que cette lecture m'importera, que je ne serai pas le même avant d'avoir lu ce livre et après. Bref, s'engager dans une lecture suppose de l'amitié, au sens que Platon donne à ce terme dans le *Lysis* : j'ai de l'amitié pour celui qui sait ce que je ne sais pas. Je m'engage dans la lecture d'un livre parce que je suppose qu'il va être l'occasion d'une mise au jour de quelque chose que je ne sais pas. En cela, l'entrée dans une lecture est comparable à une entrée en analyse. Mais d'où vient une telle comparaison, que je me garderai pour l'instant de tirer au clair, car cela m'entraînerait trop loin ? Eh bien, elle vient de ce que je suis un lecteur trempé dans la psychanalyse, ce qui, je m'efforcerai d'en apporter une preuve, n'est pas forcément une tare, la cure psychanalytique étant peut-être le lieu par excellence où l'on peut apprendre à lire.

Cette comparaison me vient aussi parce que je suppose mon auditoire composé de psychanalystes, au moins en partie. De là, une seconde « leçon » concernant la lecture. Toute lecture inclut le « tiers », qui comprend toutes sortes de lectures possibles, en fonction des sujets-lecteurs bien sûr, mais en fonction aussi des sujets auditeurs. Je ne lirai pas de la même façon un livre que m'a offert ma copine, et dont je lui parlerai dans l'intimité, et un livre de philosophie dont m'a parlé la directrice de l'école où j'enseigne (ça y est, je l'ai dit !) et qui me servira pour faire un cours élémentaire de philosophie. La moindre expérience d'une lecture un peu poussée vous le montre : on ne lit jamais deux fois le même livre ; la lecture n'est pas réductible à la simple reconnaissance de signes. C'est pour cela que, contrairement aux vains espoirs des adeptes des neurosciences, il n'y aura jamais de machine à lire. Car son existence supposerait de pouvoir inclure toutes les strates de sens possibles pour tous les sujets-lecteurs possibles, en fonction de tous les tiers possibles, à tel ou tel moment de leur vie et compte tenu non seulement de leur savoir mais de leur capacité variable à ne pas se laisser fasciner par la lettre. Bref, une machine qui se passe de l'hypothèse de l'inconscient lui-même n'est pas pensable.

Tenez, par exemple ! Depuis que j'ai lu le livre de Badiou qui est au programme de notre réunion de ce soir, toutes sortes d'événements sont survenus. J'ai adressé le texte de ce cours – qui était à l'origine un cours de philosophie – à Janine de La Robertie, sans savoir au juste pourquoi (pour conjurer l'obscur désir de catastrophe à l'œuvre dans notre communauté analytique ?), et elle m'a proposé en retour de vous en parler. Je l'ai donc relu, puis relu encore, et voilà que je me suis senti embarqué dans une cogitation, qui me tient en éveil depuis quelques jours de la façon la plus étrange, puisque c'est exactement de cela que parle

ce livre, de l'éveil, soit de la capacité de se laisser dé-passer par un nouveau lien du su avec l'insu. A sa manière – à l'égard de laquelle des pensées nuancées me sont venues ces derniers jours –, cette lecture fait événement pour moi (au sens de Badiou), événement auquel je m'efforce de rester fidèle (autre terme avancé par Badiou), en vous faisant part des vérités (troisième terme de l'éthique telle qu'il la définit) que ce livre a fait advenir.

Une première strate de lecture concerne la philosophie, ma première passion. Or, L'Éthique, essai sur la conscience du mal illustre bien ce qu'est au fond la philosophie – c'est du moins ce que j'en retiens après une longue fréquentation et de nombreuses lectures, souvent fatigantes il faut bien le dire – : une discipline qui a la vertu de faire penser, de dévoiler une sorte d'envers du décor que tout homme un peu libre peut certes soupçonner, mais sans être toujours en mesure d'élaborer ses soupçons, de mettre en forme sa pensée rebelle. C'est cela la philosophie : une pensée qui met en forme, tire les conséquences d'un jugement, d'une intuition à l'état naissant et les porte à la dimension du discours (c'est pour cela que les philosophes ont besoin de temps, pour s'adonner à la theoria, à la contemplation réfléchissante – temps qui leur est chichement accordé car ils sont improductifs). C'est aussi une pensée qui n'est pas sans effets sur l'idéologie, sur la politique. D'où la méfiance qu'inspiraient les philosophes, au temps où il leur arrivait d'être contraints par l'existence d'une censure extrêmement vigilante quoique bornée, d'exprimer leur pensée « à travers les lignes » (je vous indique en passant l'étymologie d'intelligence : intelligere, soit, littéralement, « lire entre les lignes »), pour tromper cette censure. Ils étaient alors obligés de déguiser leur pensée, par exemple en soutenant exactement le contraire de ce qu'ils pensaient, si bien que seules les « têtes bien faites », les « jeunes gens instruits » étaient capables de les comprendre, de saisir qu'une pensée était là affirmée sur le mode de sa réfutation (cf. : La persécution et l'art d'écrire, de Léo Strauss).

NNN

Je vous propose donc de faire quelques pas dans la lecture de l'Éthique de Badiou. Quelques pas seulement, pour commencer et pour vous donner envie de lire ce livre, en faisant vivre « l'intérêt désintéressé » nécessaire à une lecture qui porte à conséquences.

1. Alain Badiou part d'une constatation : « Le mot éthique est sous les feux de la rampe ». Il en donne une définition très brève : « Éthique concerne, en grec, la recherche d'une "bonne manière d'être", ou la sagesse de l'action. A ce titre, l'éthique est une partie de la philosophie, celle qui ordonne l'existence pratique à la représentation d'un bien. » Puis il brosse rapidement un tableau historique de ce « concept » (Les Grecs indiquaient ce que concept voulait dire pour eux en agrippant quelque chose d'imaginaire avec le poing). Badiou dit quelques mots des stoïciens : « Le sage est celui qui, sachant discerner les choses qui dépendent de lui de celles qui n'en dépendent pas, organise sa volonté autour des premières, et endure impassiblement les secondes. » Chez les modernes (depuis Descartes), « Éthique est à peu près synonyme de moralité ou – dirait Kant – de raison pratique. » Il dit quelques mots de Hegel, et ne parle pas de Spinoza, pourtant célébré par Lacan, ce dernier auteur étant appelé en renfort – j'y reviendrai – à des moments clefs de ce petit livre.

Puis il présente rapidement ce que ce terme recouvre aujourd'hui : « Aujourd'hui, éthique désigne un principe de rapport à "ce qui se passe", une vague régulation de notre commentaire sur les situations historiques (éthique des droits de l'homme), les situations techno-scientifiques (éthique du vivant, bio-éthique), les situations médiatiques (éthique de la communication), etc. »

Il note ensuite que « cette norme des commentaires et des opinions est adossée à des institutions, et dispose de sa propre autorité : il y a des “commissions nationales d’éthique”, nommées par l’État. Toutes les professions s’interrogent sur leur éthique. On monte même des expéditions militaires au nom de “l’éthique des droits de l’homme”. »

C’est alors que démarre la réflexion philosophique : « Il s’agira d’exprimer la nature exacte (je souligne) de ce phénomène qu’est, dans l’opinion et dans les institutions, la tendance “philosophique” principale du concept. » Et le philosophe annonce la couleur, déclare d’entrée ce qu’il va démontrer : « On essaiera de montrer qu’il s’agit en réalité d’un véritable nihilisme, et d’un menaçant déni de toute pensée. »

Prenons le temps d’une respiration pour dégager deux traits du texte philosophique.

Remarquons la démarche, et l’esprit de méthode qui l’anime. La philosophie, discipline à mi-chemin entre la science et la poésie, disait M. Guérout, est d’essence logique : comme exercice de la raison humaine, elle s’est toujours attachée aux conditions formelles de l’expression de cette raison : la construction des arguments, le cheminement de la pensée, la « clarté et la distinction » exigibles des idées, leur présentation « ordonnée » (l’ordre des raisons dirait Descartes), constituent son idéal, qu’on l’accepte, qu’on l’approuve ou pas. Relevons ensuite le problème le plus général qui se pose à propos de la philosophie. Elle semble prendre un malin plaisir à convoquer un savoir préalable, comme s’il n’y avait pas moyen d’entrer dans un livre de philosophie sans être philosophe ! Et, de fait, le lecteur néophyte ne peut manquer d’être décontenancé par un jargon souvent décourageant. Il faut donc se glisser dans le savoir que recèlent les mots philosophiques. Allons-y, mais, si possible, en mettant en œuvre un « gai savoir ».

Prenons nihilisme. A certains il fera songer à Nietzsche. D’autres penseront aux Russes, à Dostoïevsky. Les plus savants citeront Platon qui, dans le Gorgias, définit le nihilisme comme doctrine selon laquelle rien n’existe (d’absolu). Mais Badiou lui-même lui donnera un sens précis, découlant d’une pensée de Nietzsche : « L’humanité préfère vouloir le rien plutôt que de ne rien vouloir. » Or, vouloir le rien est très proche de cet « obscur désir de catastrophe » que j’ai évoqué tout à l’heure, et il se trouve – ainsi va la lecture –, que cette acception de nihilisme me « branche » sur la pulsion de mort. Voilà un événement... de lecture. La vague idée qui commençait à se former en moi concernant ce qu’on entend aujourd’hui par éthique prend brusquement une coloration, un sens qui accentue le pourtour d’une silhouette. Je retrouve une idée qui m’est connue, et inconnue à la fois, et cette retrouvaille, cette rencontre qui associe de l’ancien et du nouveau, me met en haleine, me donne envie de poursuivre la lecture. J’ai trouvé un point d’accrochage, justement à propos d’un mot : mon savoir tout court et mon savoir inconscient se mettent de la partie...

Je poursuis donc sur le second terme : Déni (« ...un menaçant déni de la pensée »).

Il s’agit là d’un terme puisé dans la langue de Freud – tiens ! le nom de Freud n’est pas prononcé une seule fois par Badiou, contrairement à celui de Lacan. Qu’est-ce à dire ? Je me réserve d’y penser plus tard – ma lecture est en train de se compliquer et je ne peux partir dans trop de pistes à la fois... Déni est à distinguer de dénégation, figure du discours comparable à la prétérition et qui est illustrée par un exemple resté célèbre : un de ses patients parle à Freud d’un rêve et précise aussitôt, à propos d’un des personnages du rêve : « Non, ce n’était pas ma mère ». Alors que dans la dénégation le « refoulé affleure », le déni est un « mode de défense consistant en un refus par le sujet de reconnaître la réalité d’une perception traumatisante... », laquelle n’est autre, vous le savez, que l’absence du sexe masculin chez la

petite fille. Et vous voyez comment une lecture peut être active, car en tirant ces deux termes vers le sens qu'ils ont dans la pensée freudienne, je mets en communication une lecture « politique » avec une lecture psychanalytique. Se pourrait-il que la réflexion de Badiou nous entraîne sur le terrain défriché par Freud dans un texte comme *Malaise dans la civilisation*, l'éthique ayant aujourd'hui pris la place que Freud assignait à la religion comme forme générale du déni de la pensée ?

Si vous n'êtes pas découragés, vous entrez alors dans une seconde étape de l'ordre des raisons du livre.

- La première question posée est la suivante : l'Homme (avec un H majuscule) existe-t-il ? Question éminemment philosophique. Y a-t-il une « idée en soi » de l'homme ? Un « universel » de l'Homme, irréductible à des singularités (tel et tel homme, et les autres). Si un tel universel n'existe pas, comme l'avait pressenti au Moyen Age Guillaume d'Occam, comment va-t-on reconsidérer les droits de l'homme ? Pourra-t-on même continuer à parler comme avant des droits de l'homme ? Vous voyez la charge de rupture de cette question. On entre alors dans la difficulté. Après avoir relevé que « l'éthique concerne de façon privilégiée aujourd'hui les droits de l'homme ou, subsidiairement, les droits du vivant », le philosophe met à jour une supposition sous-jacente à cette tendance à appliquer l'éthique aux droits de l'homme : « On suppose qu'il existe partout un sujet humain, partout reconnaissable, qui possède des droits en quelque sorte naturels : droit de survivre, de n'être pas maltraité, de disposer de "libertés fondamentales" (d'opinion, d'expression, de désignation démocratique des gouvernements, etc.). Ces droits sont supposés évidents, et faire l'objet d'un large consensus. L'éthique, poursuit-il, consiste à se préoccuper de ces droits, à les faire respecter. »

Cette « opinion » (terme que Platon oppose à celui de vérité) Badiou va s'employer à la renverser. Il va le faire, premièrement, en la reversant dans l'histoire et en rappelant : Si cette idée est aussi présente aujourd'hui, c'est en raison de la disparition, inaperçue, refoulée dirait Freud, d'idées rivales. C'est même en raison de mutations dans l'idéologie qu'elle a pu acquérir aujourd'hui cette force d'évidence. Pour Badiou, ex-militant révolutionnaire maoïste, la promotion des droits de l'homme « est liée à l'effondrement du marxisme révolutionnaire et de toutes les figures d'engagement progressiste qui en dépendaient. [...] Les intellectuels, et avec eux de larges secteurs de l'opinion, se sont ralliés à l'économie de type capitaliste et à la démocratie parlementaire. En philosophie [...] ils ont redécouvert les vertus de l'individualisme humanitaire et la défense libérale des droits contre toute les contraintes de l'engagement organisé. [...] Plutôt que de chercher une nouvelle politique d'émancipation collective, ils ont en somme accepté les maximes de "l'ordre occidental" établi. »

L'idée est claire. Mais on n'est pas obligé d'être d'accord. Rien n'interdit de lire un philosophe... en philosophe, et d'exercer sa faculté critique. On peut aussi être partiellement d'accord et se demander si cette promotion des droits de l'homme ne reprend pas une tradition religieuse plus ancienne... Rien n'interdit enfin d'intervenir en tant que sujet-lecteur et s'apercevoir que, des trois figures de l'« anti-humanisme » citées quelques lignes plus loin, une seule (Althusser) était « révolutionnaire » au sens de Badiou – Lacan n'ayant pas précisément été un apôtre de l'« engagement progressiste », son « terrain » étant celui de la « pratique clinique », de l'« écoute » analytique, mentionnées ici pour la seule et unique fois. Après avoir rappelé brièvement les points d'incompatibilité de Foucault, Althusser et Lacan avec la conception de l'homme nécessaire aux Droits de l'homme, Badiou conclut en disant :

« Ce qui était ainsi contesté [par ces trois auteurs] était l'identité naturelle ou spirituelle de l'homme », et surtout en soulignant à quel point ils ont été totalement engagés, afin qu'il apparaisse clairement que leur « anti-humanisme » ne les conduisait pas, à la différence des intellectuels d'aujourd'hui, à l'« acceptation de ce qu'il y a ».

Nous voilà en tout les cas nous-mêmes engagés dans une lecture. Une lecture qui éveille, parce qu'elle est rebelle. De même, quelqu'un s'engage dans une analyse et, par là, dit non à la conception victimaire qu'il a de ses souffrances, de son symptôme. Et la règle fondamentale lui ouvre la voie d'une lecture de ce symptôme, qui va l'éveiller – à l'amour, à la science, à l'art et à la politique ?...

Mais lisons/écoutons encore Badiou. Le chapitre II s'intitule « Fondements théoriques des droits de l'homme ».

Je résume : L'Éthique, qui s'inspire principalement de l'impératif kantien (qui subordonne la réalisation des buts privés à une règle universelle), suppose « qu'il existe des exigences impératives, formelles, non représentables, et qui n'ont pas à être subordonnées à des conditions empiriques, ou à des examens de situations ». Cette conception entraîne que soit désigné le Mal et implique un droit de le sanctionner : « Les gouvernements sont tenus de faire figurer dans leur législation ces impératifs [...] » Ce qui se voit en particulier dans le « droit d'ingérence humanitaire ».

L'Éthique est donc une capacité a priori (non empirique) d'identifier le Mal et un « principe ultime de jugement, en particulier de jugement politique : est bien ce qui intervient visiblement contre un Mal identifiable a priori ».

Quels sont les présupposés de cette éthique ? • Un sujet humain général, qui est un sujet qui souffre, et un sujet humain qui, identifiant la souffrance, sait qu'il faut la faire cesser par tous les moyens disponibles ; • Le politique est subordonné à l'éthique ; • Le mal est ce à partir de quoi se dispose le bien ; • Les droits de l'homme sont les droits du non-Mal.

Conclusion de Badiou : « On pourrait dire : Voilà un corps d'évidences capable de rencontrer un consensus planétaire, et de se donner la force de son imposition. [...] Et pourtant, il faut soutenir qu'il n'en est rien, que cette "éthique" est inconsistante, et que la réalité, parfaitement visible, est le déchaînement des égoïsmes, la disparition ou l'extrême précarité des politiques d'émancipation, la multiplication des violences "ethniques", et l'universalité de la concurrence sauvage. »

Il n'y va pas avec le dos de la cuillère. Les exemples se bousculent ici (à propos de la médecine, de la guerre en ex-Yougoslavie, de la reconnaissance de l'autre), mais l'essentiel est déjà dégagé : l'éthique est ce « qui ramène au pire » (elle est un nihilisme : Badiou fait ressortir les points de convergence du nazisme avec cette éthique) et elle est un « menaçant déni de la pensée ».

Car, et c'est l'objet du chapitre suivant, « ...l'homme est autre chose qu'un être pour la mort, et donc autre chose qu'un mortel. [...] Si on identifie l'Homme à sa pure réalité de vivant, on en vient inéluctablement au contraire réel de ce que le principe semble indiquer. Car ce "vivant" est en réalité méprisable, et on le méprisera. Qui ne voit que les expéditions humanitaires, les ingérences, les débarquements de légionnaires caritatifs, le supposé Sujet universel est scindé ? Du côté des victimes, l'animal hagard qu'on expose sur l'écran. Du côté du bienfaiteur, la conscience et l'impératif. Et pourquoi cette scission met-elle toujours les mêmes dans les mêmes rôles ? Qui ne sent que cette éthique penchée sur la misère du monde cache, derrière son Homme-victime, l'Homme-bon, l'Homme-blanc ? [...] Et c'est pourquoi l'éthique est contemporaine, après des décennies de courageuses critiques du

colonialisme et de l'impérialisme, d'une sordide auto-satisfaction des Occidentaux, de la thèse martelée selon laquelle la misère du tiers-monde est le résultat de son impéritie, de sa propre inanité, bref : de sa sous-humanité. »

N'ayant pas le temps d'entrer plus en détail dans le texte, je vais vers son moment de bascule, qui se produit dans la foulée d'une critique particulièrement juste, me semble-t-il, et violemment ironique, du relativisme culturel, de l'idéologie de l'« acceptation des différences ». Badiou écrit alors – c'est ce qui va le conduire sur l'autre versant de son livre, celui de la mise au jour d'une éthique des vérités qui ne doit rien à l'éthique au sens trivial : « Philosophiquement, si l'autre est indifférent, c'est bien que la difficulté est du côté du même. Le Même n'est pas ce qui est (soit le multiple infini de la différence) mais ce qui advient. Nous avons déjà donné le nom de ce au regard de quoi il n'y a que la venue du même : c'est une vérité. Seule une vérité est, comme telle, indifférente aux différences. »

« Ce qui doit être postulé en chacun, [...] son "être immortel", n'est certes pas ce que recouvrent les différences culturelles, aussi massives qu'insignifiantes. C'est sa capacité au vrai, soit à être ce même qu'une vérité convoque à sa propre même. Soit, selon les circonstances, sa capacité aux sciences, à l'amour, à la politique ou à l'art, puisque tels sont les noms universels sous lesquels, selon nous, se présentent les vérités. »

Vous voyez en tout cas mieux comment procède la philosophie : tel Diogène se mettant à marcher pour démontrer ce qu'est le mouvement, Badiou procède par étapes, avançant dans une question sans se hâter vers la conclusion. Si vous lisez Platon, vous aurez, à chaque page, une illustration de cette démarche, celle d'une lecture pas à pas, mais dont chaque pas effectuerait un saut dans le vide, une suspension des certitudes comme condition de rencontrer du nouveau.

Il s'agit donc, petit à petit, de saisir une réalité confuse, de la soumettre à la rigueur du concept, de faire venir à la surface le savoir inscrit sur les registres de ma mémoire, et lui donner le tranchant d'une pensée actuelle, susceptible d'être écrite – pour être lecteur, faut-il savoir écrire ? Cette rigueur définit-elle la démarche philosophique ? Ou la lecture elle-même ?... A quoi suis-je moi-même fidèle en me prêtant à l'événement d'une telle lecture ?

NNN

Ce livre a un côté étrange, qui vient de sa constante proximité avec ce que pourrait avancer, énoncer un psychanalyste. Je l'ai déjà noté, Badiou se réfère à Lacan à des moments clefs de son parcours. En voilà la liste, que je crois exhaustive, elle est très révélatrice de cette proximité.

1. « Toute vision de la cure analytique comme réinstauration d'un désir "normal" est une imposture. » p. 8
2. « L'éthique doit se prendre au sens supposé par Lacan quand il parle, s'opposant à Kant et au motif d'une morale générale, d'éthique de la psychanalyse. » p. 28
3. On dira aussi qu'un processus de vérité est hétérogène au savoir institué de la situation. Ou, pour utiliser une expression de Lacan, qu'il est une "trouée" dans les savoirs. p. 39
4. Lacan touchait à ce point quand il proposait comme maxime de l'éthique : "Ne cède pas sur ton désir". » p. 43
5. [...] l'éthique d'une vérité est tout le contraire d'une éthique de la communication. Elle est une éthique du réel, s'il est vrai, comme le suggère Lacan, que tout accès au réel est de l'ordre de la rencontre. »
6. « Le désir, ce qui s'appelle le désir [Lacan parle ici de l'insu subjectif] suffit que la vie n'ait pas de sens à faire un lâche. »

7. Quitter le processus de vérité « veut dire, selon la forte expression de Lacan, retourner au « service des biens ».

J'ai déjà dit ma surprise de n'avoir pas rencontré le nom de Freud, et noté qu'à aucun moment, l'analyse elle-même (la cure) n'était envisagée comme un lieu de production d'une éthique des vérités. C'est pourtant ce que je persiste à penser, m'étonnant que Badiou n'en parle qu'indirectement, lorsqu'il fait allusion à Lacan le clinicien.

Ma surprise est donc la suivante : aujourd'hui, par ce livre, un philosophe réactive une éthique qui a été il y a peu soutenue au nom de la psychanalyse, par Lacan notamment. Mais que peut signifier le fait que ce soit un philosophe qui aujourd'hui aborde un tel sujet de façon stimulante pour la pensée, sinon qu'entre-temps la psychanalyse elle-même, dans sa dimension de pratique tout entière dédiée au lien du su avec l'insu (définition la plus générale de la condition d'une éthique des vérités), aurait inversé son signe – autrement dit, que la découverte de Freud, reprise sur le mode d'une éthique de la psychanalyse au sens de Lacan, aurait basculé dans le simulacre, la trahison et le désastre, selon les processus mêmes de dégradation de l'éthique des vérités mis au jour par Badiou ?... Ce qui expliquerait la faveur dont jouit aujourd'hui la philosophie, l'attrait irrésistible exercé par ce petit livre, et... l'oubli de l'analyse elle-même. Car que peut la philosophie lorsque ça va mal ? Ou plus radicalement encore, lorsque lire est impossible ?...

Je propose donc à Badiou un petit addenda de deux mots au passage où il est question de la production d'un sujet (d'un « quelqu'un ») par un événement : « “Quelqu'un » est donc éventuellement ce spectateur dont la pensée est mise en branle, saisie et déroutée, par un éclat théâtral, et qui entre ainsi dans la complexe figuration d'un moment d'art. Ou cet assidu d'un problème de mathématiques au moment précis où s'opère, après l'ingrat labeur où les savoirs obscurcis tournent sur eux-mêmes, l'éclaircie de la solution. Ou cet amant dont la vision du réel est à la fois embrumée et transposée, parce qu'il se remémore, appuyé sur l'autre, l'instant de la déclaration. Ou ce militant qui parvient, au terme d'une réunion compliquée, à dire simplement l'énoncé jusqu'ici introuvable, dont tous conviennent qu'il est celui qu'il faut faire travailler dans la situation. » Ou cet analysant...